

**ANNALES**  
DE LA  
**PROPAGATION DE LA FOI**

POUR LES  
**PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL**

---

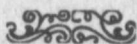
**NOUVELLE SERIE**

---

**QUATRE-VINGT-TROISIÈME NUMÉRO**

---

**JUIN 1904**



**MONTREAL**  
**ARBOUR & LAPERLE, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul**

---

1904

ANNUAIRE  
PROVINCIALE DE LA POE

PROVINCE DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 10 mai 1904.

QUIN 1804



MONTRÉAL

ARNDT & LASSERRE IMPRIMERIE 411, RUE SAINT-JACQUES

1904

UNE

Au

Au mois  
à Kamloop  
chée par le  
toutes les  
envoyé des  
apporta au  
geantes con  
Depuis n  
édifiantes c  
cession figu  
où sont rej  
scènes du di

**D**EPU.  
tat  
le  
jou  
vies par un  
ainsi au ven  
avoir lieu le  
connaît sous



## CANADA

---

# UNE RETRAITE GRANDIOSE

## Au pied des Montagnes Rocheuses

---

Au mois de juin dernier, un millier de sauvages se réunissaient à Kamloops, pour suivre les exercices d'une grande retraite prêchée par les RR. PP. Oblats, du diocèse de New Westminster, toutes les tribus indigènes avaient, de vingt lieues à la ronde, envoyé des représentants à cette mission qui dura huit jours et apporta au cœur des fils de Mgr de Mazenod les plus encourageantes consolations,

Depuis nombre d'années, une des plus curieuses et des plus édifiantes cérémonies de la retraite de Kamloops, c'est une procession figurative de la Passion, un Chemin de croix en plein air, où sont reproduites par des acteurs indigènes les principales scènes du drame sanglant du Calvaire.

---

### I

#### La représentation de la Passion

**D**EPUIS le dimanche matin, les instructions, les méditations, les prières, les cantiques, les examens sur le catéchisme, les confessions, s'étaient chaque jour succédé, après le divin sacrifice, toujours suivies par un grand concours de fidèles. Nous étions arrivés ainsi au vendredi, le grand jour. Dans la soirée, devait avoir lieu la procession traditionnelle que tout le pays connaît sous le nom de *Passion Play* (représentation de la

Passion). De toutes les localités voisines, les colons, protestants et catholiques, étaient accourus pour être témoins de l'édifiant et pittoresque spectacle.

Les acteurs et les costumes, les chœurs, les décors, tout est prêt ; et tous ceux qui doivent prendre part à la procession se groupent et s'organisent au pied de la colline. J'y descends en toute hâte afin de mieux voir la marche ascensionnelle de la procession. Enfin la cloche tinte au clocher de la cathédrale, et le défilé commence.

En tête marchent les femmes, rangées sur deux lignes, et ce sont elles qui entonnent — chaque groupe dans sa propre langue — ce cantique populaire dont l'air est connu de tous :

Au sang qu'un Dieu va répandre,  
Ah ! mêlez du moins vos pleurs.

Après les femmes s'avancent les jeunes filles, puis les jeunes garçons et enfin les hommes, tous formant deux lignes parallèles et tous chantant le même air mélancolique, chacun dans la langue de sa tribu.

On serait porté à croire qu'il en devait résulter, comme ensemble, une cacophonie atroce ; mais non, et cependant, tandis que les hommes, encore au bas de la colline, chantaient le premier quatrain du cantique, des femmes, arrivées au sommet, poursuivaient le second quatrain de leurs voix aiguës :

Puisque c'est pour vos offenses  
Que ce Dieu souffre aujourd'hui,  
Animés par ses souffrances,  
Vivez et mourez pour lui !

A distance, tous ces cœurs différents, alternés et mêlés, formaient une harmonie étrange, puissante et pleine de vibrations émouvantes. Je me sentais emporté dans un monde idéal, et, fermant les yeux, je me demandais s'il

n'y avait

un concert

Le spect  
tion du pl  
des tragédi  
chyle ; mai  
parce que c

Le vrai  
de la collin  
gibet.

La proces  
un grand S  
des oriflamm  
dans les bois  
celles des h  
grands coup

Pendant q  
sonnages des  
met, dans la  
pement. Tou  
rôles respecti  
ils formèrent  
mètres, entre

Nous avons  
nant que cette  
commençant a  
vaire.

Le premier  
Gethsémanie,  
sol, semblait p  
traits de sa p

n'y avait pas au-dessus de moi, dans les sphères supérieures, un concert d'êtres surnaturels.

Le spectacle auquel j'assistais allait être la représentation du plus grand des drames, et je songeais aux chœurs des tragédies antiques, surtout à ceux du *Prométhée*, d'Eschyle ; mais ce que je voyais et entendais était plus beau, parce que c'était plus vrai.

Le vrai *Prométhée*, je l'avais sous les yeux. Au sommet de la colline, figure du Calvaire, son corps était cloué à son gibet.

\* \* \*

La procession montait toujours en chantant, décrivait un grand S sur le flanc de la colline dramatique, au milieu des oriflammes flottantes et des guirlandes de verdure. Et dans les bois voisins, les oiseaux mêlaient leurs voix à celles des hommes, et s'élançaient vers le ciel avec de grands coups d'ailes et des cris d'amour.

Pendant que la procession gravissait la colline, les personnages des tableaux de la Passion se groupaient au sommet, dans la grande avenue qui longe le bord de l'escarpement. Tous revêtus des costumes qui convenaient à leur rôles respectifs, et dans les poses qui leur étaient assignées, ils formèrent huit tableaux, espacés de quinze à vingt mètres, entre les deux lignes de la procession.

Nous avons rarement vu un spectacle plus impressionnant que cette vivante illustration de la voie douloureuse, commençant au Jardin des Olives et se terminant au Calvaire.

Le premier tableau représentait l'Agonie de Jésus à Gethsémanie, et le personnage du Christ, prosterné sur le sol, semblait profondément pénétré de son rôle ; tous les traits de sa physionomie exprimaient admirablement la



supplication et la souffrance. Dans un pli du sol, trois Indiens, bien groupés et couchés, représentaient les apôtres endormis.

Dans le second tableau, des soldats romains, portant tuniques et casques, saisissaient Jésus, et le conduisaient devant Anne et Caïphe.

Le troisième tableau figurait la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain. Pilate, somptueusement vêtu et assis sur un trône, se lavait les mains dans un bassin où un esclave, debout à côté du trône, versait de l'eau. Le Christ enchaîné et les yeux baissés, semblait écouter avec soumission la sentence inique, tandis que plusieurs Juifs, sombres et méchants, fixaient sur lui des regards furieux.

Le quatrième tableau était la scène de la Flagellation. Attaché, les mains derrière le dos, à une colonne basse, et nu jusqu'à la ceinture, Notre-Seigneur s'inclinait sous les coups des bourreaux qui tenaient leurs fouets levés, et ses reins et sa poitrine ruisselaient de sang.

Le cinquième tableau représentait le couronnement d'épines. Vêtu d'une longue robe blanche et assis sur une chaise grossière, le Sauveur était entouré de Juifs et de soldats, et deux d'entre eux ajustaient la couronne d'épines sur son front, d'où le sang coulait sur sa face auguste.

Dans le sixième tableau, Jésus chargé de sa croix, rencontre sa sainte Mère.

Mais nous avons été tout particulièrement impressionné par le septième tableau, et l'Indien qui personnifiait Jésus nous a paru rendre avec une vérité effrayante la chute de Notre-Seigneur sous le fardeau de la croix. Revêtu d'une tunique rouge, le front couronné d'épines et ensanglanté, les cheveux en désordre et retombant en larges mèches sur sa figure souillée de sang et de poussière, il était presque étendu sur le sol, sa lourde croix en travers sur les épaules. Des soldats cruels le rouaient de coups pour le forcer

à se relever  
nant la  
regardait  
qu'une fe  
çait avec  
Après l  
contrant  
elles des  
jours son  
Calvaire.  
Un gran  
naturelle,  
costume q  
deleine, ac  
croix de se  
Elle tourn  
noire recot  
mais quelq  
semblaient  
Grâce à  
dans le cru  
Sauveur. I  
percés, de  
descendire  
et tombère  
ments de M  
Tous les  
proie à la p  
Les Indie  
respectives  
avec les v  
mure des  
dit sur la  
tesse.  
Au pied d



à se relever, et lui, appuyé sur sa main gauche et soutenant la croix de sa droite, redressait à demi la tête et regardait ses bourreaux avec une tristesse indicible, tandis qu'une femme indienne, figurant sainte Véronique, s'avancait avec un voile tendu pour essuyer son visage.

Après le huitième tableau qui nous montrait Jésus rencontrant les femmes de Jérusalem et échangeant avec elles des regards attristés, la procession, chantant toujours son lugubre cantique, arrivait enfin au sommet du Calvaire.

Un grand crucifix, représentant le Christ de grandeur naturelle, y était planté. Une femme sauvage, portant le costume que les peintres attribuent généralement à Magdeleine, accroupie sur ses genoux, embrassait le pied de la croix de ses deux bras et baisait les pieds du Sauveur. Elle tournait le dos au public, et son abondante chevelure noire recouvrait ses épaules et flottait jusqu'à sa ceinture ; mais quelques tresses tombaient sur les pieds du Christ et semblaient les essuyer.

Grâce à certain mécanisme qu'un sauvage fit mouvoir dans le crucifix, le sang commença à couler des plaies du Sauveur. De son côté ouvert, de ses mains et des pieds percés, de sa tête couronnée d'épines, des jets de sang descendirent lentement sur son corps blanc comme neige, et tombèrent goutte à goutte sur la chevelure et les vêtements de Magdeleine.

Tous les chants cessèrent, et la foule, agenouillée, en proie à la plus poignante émotion, se mit à prier.

Les Indiens psalmodiaient des prières dans leurs langues respectives et en latin, et les voix d'hommes alternaient avec les voix de femmes. Pendant longtemps, le murmure des voix, tour à tour fortes et mourantes, répandit sur la scène une empreinte de solennité et de tristesse.

Au pied de la croix, Marie-Magdeleine semblait morte

de douleur sous les flots de sang qui l'inondaient. A gauche de la croix, la Très Sainte Vierge se tenait debout, muette de souffrance, les mains jointes, et les yeux, vides de larmes, levés vers le divin Crucifié. A droite, se tenait saint Jean dans l'attitude de la douleur sans espoir. En arrière étaient groupés des Juifs aux costumes variés, des soldats et des cavaliers romains portant des lances et des épées. L'un d'eux portait aux lèvres du Sauveur une éponge trempée de fiel et de vinaigre, et tous ces personnages ne bougeaient pas plus que des statues.

On sentait peser sur la foule une oppression douloureuse et le silence qui avait succédé aux prières ajoutait encore au sombre caractère de la lugubre scène, lorsque les chefs des tribus se levèrent et dirent, chacun dans sa langue : " Le Christ est mort ! Le Christ est mort ! "

Quelques sanglots étouffés rompirent seuls le silence qui suivit ; des larmes jaillirent de bien des yeux et les psalmodies plaintives recommencèrent.

Peu à peu, cependant, les prières se turent et les personnages du drame se dispersèrent. La foule, silencieuse et recueillie, s'éconla.

\* \* \*

Le camp des sept tribus offrait dans la soirée un panorama des plus pittoresques. Des centaines de feux pétillaient aux portes des tentes et projetaient au loin des reflets rougeâtres et tremblotants. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour de ces feux, fumaient et causaient. Pendant quelques temps, les *papooses* crièrent, les chiens aboyèrent et hurlèrent ; puis le silence se fit, les feux s'éteignirent et l'on ne vit plus passer que quelques ombres errantes à travers les tentes.

Les cér

Le lex  
La fan  
tous les n  
tés, en la  
de la fou  
J'ai ra  
plus touc  
des jeune  
plus haut  
entendant  
c'était un  
et constat  
gosiers de  
mais, dan  
saient un

Le dim  
brée à 6 h  
Rien de  
à recevoir  
commence  
matin qu'il  
Ils chanter  
cratation, ils  
Après l'é

II

**Les cérémonies finales. — La communion générale. —**

**La procession du Saint-Sacrement. —**

**Clôture solennelle.**

Le lendemain eut lieu un service de *Requiem*.

La fanfare des Indiens exécuta des marches funèbres, et tous les motets, le *Kyrie*, le *Dies iræ*, le *Libera*, furent chantés, en latin et par cœur, par les quatre ou cinq cents voix de la foule.

J'ai rarement entendu un concert sacré plus grandiose et plus touchant. Une particularité de ce chœur était le chant des jeunes filles sauvages, dont les voix sont d'une octave plus hautes que celles des femmes. J'ai cru d'abord, en les entendant, qu'il y avait des violons dans la fanfare et que c'était un accompagnement de chanterelles ; je me retournai et constatai qu'il n'y avait pas d'autres chanterelles que des gosiers de jeunes filles. Seules, ces voix seraient criardes ; mais, dans ce chœur nombreux et puissant, elles produisaient un effet à la fois curieux et beau.

\* \* \*

Le dimanche, la messe de communion générale fut célébrée à 6 heures du matin.

Rien de plus édifiant que de voir les sauvages se préparer à recevoir la sainte Eucharistie. Au moment où le prêtre commence le saint sacrifice, ils entonnent leur prière du matin qu'ils psalmodient tous ensemble jusqu'à l'offertoire. Ils chantent ensuite un long cantique. Pendant la consécration, ils gardent le silence.

Après l'élévation, ils psalmodient, tous ensemble, les actes



avant la communion, qu'ils achèvent juste au moment où le prêtre, ayant pris le Précieux Sang, se prépare à distribuer les saintes hosties.

Tous les communiants se lèvent et viennent s'agenouiller, dix par dix, devant l'autel. Ceux qui ont communié allant se placer ensuite derrière les autres jusqu'à ce que tous aient passé. Ils observent le plus profond recueillement jusqu'à la fin de la messe. Ils chantent leurs cantiques, psalmodient les actes de l'action de grâces, faisant une pause après chaque acte, et se retirent ensuite.

Ils viendront encore à l'église à plusieurs reprises le jour de leur communion pour remercier Notre-Seigneur.

\* \*

Un peu plus tard s'organise la procession du Saint-Sacrement.

Sous le dais richement orné, le prêtre porte le Dieu du tabernacle. Faisant escorte, les chefs et les catéchistes tiennent des flambeaux dans leurs mains. Des thuriféraires et des fleuristes vêtus de blanc précèdent, faisant monter vers le ciel des nuages d'encens, ou laissant tomber une pluie de fleurs sur le chemin de l'Eucharistie. Ces enfants de chœur sont dignes de nos plus belles processions. Ici, vous les voyez qui forment une croix ; là c'est la couronne d'épines ; plus loin le calice du sacrifice ; enfin c'est l'adoration des mages. Trois fois Notre-Seigneur s'arrête pour bénir son peuple ; trois fois une triple salve d'artillerie va proclamer au loin cette bénédiction en même temps que les voix et les fanfares font entendre les hymnes de l'adoration et de la Reconnaissance.

\* \*

Dans  
consé-  
Ils éta  
en habits  
habillé d  
bleues av  
bénédicti  
sèrent en  
les mains  
mères.

Le soir  
neur du St  
et de saint  
nieusement  
Chaque s  
bre de feux  
rêta à chaq  
saints dont  
étions fatig  
avaient prép  
Baptiste et i  
Une prièr  
comme un d  
huit jours, et

Le lenda  
cette fois, de l  
terres, ils rencc



Dans l'après-midi eut lieu une cérémonie touchante : la consécration des enfants à la Sainte Vierge.

Ils étaient tous réunis devant l'autel ; les petits garçons en habits rouges, ayant à leur tête un petit Jean-Baptiste habillé d'une peau de mouton ; les petites filles en robes bleues avec des couronnes de fleurs sur la tête. Après la bénédiction d'après le Rituel romain, tous les enfants passèrent en file devant les missionnaires qui leur imposèrent les mains. Les tout petits bébés étaient portés par leurs mères.

\* \* \*

Le soir eut lieu une procession aux flambeaux en l'honneur du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge, de saint Joseph et de saint Antoine, dont les statues furent portées cérémonieusement.

Chaque sauvage avait une lanterne et il y avait bon nombre de feux de bengale pour illuminer le parcours. On s'arrêta à chaque reposoir pour faire un acte de vénération aux saints dont on portait les statues. Quand tout fut fini, nous étions fatigués et voulions nous retirer ; mais les sauvages avaient préparé un feu de joie en l'honneur de saint Jean-Baptiste et il fallut l'allumer et le bénir, à dix heures du soir.

Une prière et un cantique s'élèvent du fond des âmes comme un dernier souffle d'enthousiasme au bout de ces huit jours, et la bénédiction apostolique clôture la mission

\* \* \*

Le lendemain, lundi, les hommes sont convoqués. Il s'agit, cette fois, de leurs intérêts temporels. En défrichant leurs terres, ils rencontrent parfois des souches énormes. La hache

d'un excellent ouvrier n'en vient à bout qu'après un mois de travail. On leur apprend à s'en débarrasser en quelques minutes par la poudre ou la dynamite. De la théorie passant à la pratique, on arrache en un clin d'œil une énorme souche de sapin qui eût demandé plusieurs semaines d'efforts.

Deux heures après, on plie les tentes, et à midi tous nos pèlerins se sont dispersés. En bateau ou en chemin de fer, tous ont repris la route de leurs bois et de leurs lointains villages. Kamloops rentre dans le silence ; les missionnaires peuvent joir ensemble de quelques jours de repos.

Puis ceux qui étaient venus de New-Westminster rentrent à la ville épiscopale.

UNE

Oblat

La lettre si  
peu peuplés,  
américaine.  
catholique de  
ports de joie  
l'envoyé de D  
sont forcés.  
deshéritées.

**M**E vais,  
en es  
même  
plu at  
ministère parr  
sées dans les

ETATS-UNIS

TEXAS

## UNE TOURNÉE APOSTOLIQUE

LETTRE DU R. P. MALMARTEL

Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire au Texas

La lettre suivante nous conduit dans les parages peu connus, peu peuplés, peu fertiles, du sud-ouest de la grande République américaine. Au Texas vit une population de langue espagnole, catholique de cœur, accueillant le missionnaire avec des transports de joie et de reconnaissance bien propres à dédommager l'envoyé de Dieu des fatigues, des privations, des souffrances, qui sont forcément le pain quotidien du voyageur dans ces régions déshéritées.

**J**E vais, si vous le voulez bien, vous faire parcourir en esprit plus de 1,000 milles et vous raconter en même temps quelque chose des merveilles qu'il a plu au Père des miséricordes d'opérer par notre ministère parmi les pauvres populations mexicaines dispersées dans les vastes régions de l'ouest du Texas.

\*\*\*



Le 9 août dernier, nous partions d'Eagle Pass, le P. Repiso et moi, pour une longue tournée apostolique. La locomotive nous entraîne à travers un désert. Pas un arbre ; nulle végétation, par un être vivant, pas même un oiseau. Rien que des masses de pierres, des rochers énormes qui sont entassés en montagnes. Sur un parcours de 50 à 60 milles, nous côtoyons le Rio Grande, faisant des tours et des détours sans nombre, souvent aux bords de précipices affreux, à 100 mètres, à 200 mètres et plus au-dessus du grand fleuve. Après 20 heures de voyage, nous descendons du train.

Une voiture nous aide à franchir les 55 milles qui nous séparent de notre première halte. Toute la population, hommes, femmes et enfants, se porte vers nous. La chapelle se remplit. Un grand nombre de chiens avaient pu se fautiler à l'intérieur... *Foris canes* ! Ils sont expulsés à coups de pied.

Pendant les neuf jours que nous passons là, le concours ne diminue, ni le matin ni le soir. Chacun tient à nous faire son cadeau, on nous apporte en abondance des pastèques, des melons, des œufs, des poulets, etc. Si ces pauvres Mexicains avaient de l'argent, ils nous en rempliraient les poches ; mais ils n'en ont pas.

Un jour, on m'appelle pour confesser une pauvre nonagénaire qui a failli se tuer en tombant d'une charrette. Le P. Repiso lui porte ensuite la sainte communion. Partout où le Saint-Sacrement doit passer, les chemins sont balayés. Toute la population accompagne " Sa divine Majesté ", pour parler leur langage, en procession, une chandelle à la main, dans le plus profond recueillement. Que c'est beau être chrétien !

Un bien triste moment, c'est celui de la séparation. Pauvres gens ! Si vous les aviez vus se regarder avec désolation et pleurer comme des enfants ! Si vous aviez entendu

les san  
disant  
" O s  
quand  
faut m  
suprém  
C'éta

Nous  
d'excelle  
A not  
bon cath  
de nous  
présenté  
chambre  
missionn  
deux ou  
fleurs, en  
images le  
aussi des  
La terre  
recouvre  
Chaque  
c'est là qu  
en passan  
endroits, r  
si vous a  
myriapode  
pas songer  
Dans ce  
120 ans, a  
est absolur



les sanglots de la foule qui se lamentait avec amertume en disant :

“ O sainte Mère de Dieu, qu'allons-nous devenir ? Jusqu'à quand serons-nous donc des brebis sans pasteur ? Et, s'il faut mourir, qui nous aidera à paraître devant le Juge suprême ? ”

C'était à fendre le cœur.

\*\*\*

Nous partons pour l'Indio ; six cavaliers, montés sur d'excellents coursiers, nous forment une escorte d'honneur.

A notre arrivée, le principal habitant de ce *rancho*, un bon catholique mexicain, s'avance solennellement au devant de nous et nous souhaite la bienvenue. Après nous avoir présenté sa famille, il nous conduit dans une grande chambre destinée à servir de chapelle et de dortoir aux missionnaires. Elle a 38 pieds de long sur 18 de large avec deux ouvertures minuscules. Un autel portatif, orné de fleurs, en occupe le fond. Les murailles sont décorées des images les plus en vogue parmi les Mexicains. On y voit aussi des miroirs à profusion ; c'est la coutume du pays. La terre nue et mal nivelée sert de plancher. Une toile la recouvre dans presque toute sa longueur.

Chaque soir, vers minuit, on y étendra deux matelas, et c'est là que nous prendrons notre repos. Au reste, soit dit en passant une fois pour toutes, dans la plupart des endroits, nous n'aurons pas d'autre couche. Malheur à vous si vous avez l'appréhension des rats, des scorpions, des myriapodes, dont la région est infestée ! Mieux vaut n'y pas songer.

Dans ce *rancho*, vit une vieille Mexicaine qui doit avoir 120 ans, autant qu'il est possible de calculer son âge. Elle est absolument sourde et, pour comble de malheur, com-

plètement aveugle. J'aurais voulu lui donner la Sainte Communion ; on dit qu'elle sait si bien prier ! Mais il m'a été impossible de me faire entendre d'elle, impossible même de lui arracher une parole qui permit de savoir si elle avait connaissance de l'anguste mystère. Que faire ? Je me suis contenté de l'absoudre sous condition.

\* \* \*

L'excellent catholique qui nous avait donné l'hospitalité à l'Indio, ne voulut laisser à personne l'honneur de nous accompagner à Fort-Davis.

Après quelques milles de chevauchée dans la plaine, nous arrivons aux montagnes. On n'a pas encore tracé de route par ici et naturellement il faut faire de longs détours.

Quels magnifiques panoramas ! A droite et à gauche se dressent de hautes chaînes ; l'escarpement qui couronne leurs sommets ressemble à une immense ceinture autour de plateaux verdoyants, où s'étalent de riches pâturages. Plus loin les cimes sont couvertes de brouillards resplendissants des rayons du soleil. En face de nous, éclate un orage grandiose, des éclairs comme des flèches de feu sillonnent sans discontinuer des nuages noirs. Nous entendons même, de temps en temps, le roulement du tonnerre dans le lointain. Depuis vingt ans que j'habite le Texas, je n'avais rien vu de si beau.

\* \* \*

Le lendemain de notre arrivée à Fort-Davis, un Mexicain, d'une vingtaine d'années, vint chercher l'un de nous pour confesser sa mère mourante.

Je me mis en route aussitôt. La malade n'était plus

qu'un squele  
Malgré son e  
des transport  
Depuis plusi  
un " Santo  
donnent au J  
d'une fois, el  
le Santo Cr  
l'objet de sa  
empara viver  
versant un te  
"— O Père  
nous laisse-t-  
sans prêtre !  
Et les sang  
Cette pauvre  
sublime espri  
des vérités ét  
de la plus adr  
du passage d'  
pour laver son  
et se nourrir  
chrétienne av  
A tout ce qu'i  
de dire avec  
Dios ! " Cette  
Que le miss  
fatigues lorsq

Deux voyag  
à nous conduir  
Nous trave

qu'un squelette qu'animait encore un faible souffle de vie. Malgré son extrême faiblesse, la moribonde me reçut avec des transports de joie et de reconnaissance envers Dieu. Depuis plusieurs semaines elle le suppliait de lui envoyer un " *Santo Cristo* de la terre " (nom que les Mexicains donnent au prêtre) pour la préparer à bien mourir. Plus d'une fois, elle avait vu en rêve le prêtre venir à elle avec le *Santo Cristo* du ciel sur la poitrine. Reconnaissant l'objet de sa vision, dans ma croix de religieux, elle s'en empara vivement et la pressa longtemps sur ses lèvres en versant un torrent de larmes.

"— O Père, s'écria-t-elle ensuite, pourquoi le bon Dieu nous laisse-t-il orphelins ? Oh ! qu'il est dur de mourir sans prêtre !"

Et les sanglots étouffèrent sa voix.

Cette pauvre femme ne savait ni lire ni écrire ; mais un sublime esprit de foi l'animait et lui donnait l'intelligence des vérités éternelles ! Elle se confessa avec les sentiments de la plus admirable piété. Elle avait profité déjà autrefois du passage d'un Père Jésuite et plus tard d'un Père Oblat pour laver son âme dans les eaux salutaires de la pénitence et se nourrir de la sainte Eucharistie. Depuis lors, cette chrétienne avait eu grand soin de conserver pure son âme. A tout ce qu'il lui arrivait de fâcheux, elle avait coutume de dire avec calme et résignation : "*Sea por amor de Dios !*" Cette sainte chrétienne mourut durant la mission.

Que le missionnaire est amplement récompensé de ses fatigues lorsqu'il rencontre de telles âmes !

\* \* \*

Deux voyageurs de passage à Fort-Davis consentirent à nous conduire à l'Alamo, station voisine.

Nous traversons de vastes plaines ; le vent du nord



souffle avec violence ; une pluie fine et froide nous glace. A l'heure du dîner, nos hommes ont bien de la peine à faire du feu pour préparer les aliments.

Nous comptions arriver à la nuit tombante. Mais il nous fut impossible d'achever l'étape, à cause des difficultés de la route. Force nous fut donc de demeurer toute la nuit, assis sur notre malle, sans appui de côté ni d'autre, car la toile qui nous abritait cédait sous la moindre pression.

Le P. Repiso, vieux soldat carliste, assure que, de toutes les nuits passées au bivouac. Il n'en a jamais connu d'aussi dure que celle-ci.

Dans ces moments pénibles, on a grand besoin de se rappeler le prix des âmes, les travaux et les souffrances du Sauveur pour les racheter.

Aux premières lueurs du jour, nous nous acheminons vers l'Alamo où nous ne devons faire que passer.

\* \* \*

Le soir, je confesse un homme d'un âge mûr qui, avant de se relever, me demande une faveur :

“ — Père, me dit-il, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu, venez demain passer un jour dans ma maison pour y dire la messe ”.

Mon confrère et moi, nous acceptons ; chemin faisant, notre conducteur nous fait remarquer le pic de San Jacinto.

A ce moment là, un brouillard éblouissant en couronne le sommet et le dérobe à nos regards. Mais peu après, nous trouvant plus rapprochés et le brouillard s'étant dissipé, nous voyons se dessiner sur le ciel bleu un profil fantastique, caprice de la nature qui s'est fait un jeu de sculpter sur le roc une vraie tête de moine aux proportions colossales.

Bientôt nous arrivons à un point culminant, d'où le regard découvre au loin un *ranchó*.

Notre  
peau, se r

De sor  
annonce c  
minutes p  
chef de fan  
de la piété  
son père  
pectueuser

Nous ce  
mes dix-se

Le long  
vons au loi  
des bouque  
tige doit co  
pétales d'un  
Nous avi  
nous de ces c  
la messe le  
raient à qui

A San-Jos  
venue. On ne  
faut.

Voilà une  
genoux pour  
met en nos  
demander pou



Notre compagnon, prenant alors en main son large chapeau, se met à faire de grands signes télégraphiques.

De son œil perçant, il a saisi la réponse, et il nous annonce que son fils vient à notre rencontre. Quelques minutes plus tard, celui-ci arrivait en effet. Il est lui-même chef de famille ; mais il n'a pas oublié pour cela les devoirs de la piété filiale ; il s'informe avant tout de la santé de son père dont l'absence a duré huit jours et lui baise respectueusement la main.

Nous célébrâmes le saint office de la messe et distribuâmes dix-sept communions à cette famille patriarcale.

\* \* \*

Le long de la route conduisant à San José, nous apercevons au loin de magnifiques fleurs, qu'on pourrait appeler des bouquets tout faits. C'est le *Yucca* d'Amérique. Chaque tige doit compter au moins 500 corolles et plus de 3,000 pétales d'un blanc crème très délicat.

Nous avons à peine formé le souhait d'avoir quelques-uns de ces cônes fleuris, pour l'autel où nous devons dire la messe le lendemain, que les cavaliers de l'escorte couraient à qui mieux mieux pour satisfaire notre désir.

\* \* \*

A San-José, on s'empresse pour nous souhaiter la bienvenue. On nous prend pour des thaumaturges, ou peu s'en faut.

Voilà une femme qui s'approche, se traînant sur ses genoux pour marquer son respect et la confiance qu'elle met en nos prières. Son mari est malade, elle vient nous demander pour lui la santé de l'âme et celle du corps.

Une de nos premières visites fut, en effet, pour ce malheureux. Quand j'eus accompli auprès de lui mon ministère, il me glissa un dollar dans la main :

“ — Qu'est-ce que cela ? lui dis-je ; vous savez bien que le don de Dieu ne se vend pas.

“ — Aussi, ne veux-je pas l'acheter ! répondit-il, puisque je l'ai déjà reçu sans condition. Mais voici : Nous avons fait couver des œufs, après en avoir marqué un pour le prêtre ; l'œuf a donné une poule ; la poule à son tour a pondu des œufs, et le dollars que je vous offre n'est autre chose que la valeur de ses produits ”.

Vous voyez que nous avons là un capital productif. Jusqu'où n'irons-nous pas, en fait d'œufs et de poules, avec ce capital à intérêts accumulés ?

\* \* \*

Au retour, le voyage fut égayé par la rencontre de myriades de chiens de prairies qui paraissent, disparaissent, reparaissent, autour de leurs terriers, glapissant, gambadant, s'asseyant, grignotant. Je n'ai pu comprendre s'ils nous faisaient fête ou s'ils se moquaient de nous.

Quand nous rentrâmes à notre résidence d'Eagle Pass, nous étions bien fatigués, mais bien heureux d'avoir travaillé au salut de tant d'âmes délaissées.

DA

De la Co

Il y a quin  
verne

**L** y a  
Bén  
fleuv  
tallé  
*Niger Comp*  
Muri, Lac T  
missionnaire  
“ Venez pi  
breuses et in  
sur la rive di  
absolu. ”

AFRIQUE

DANS LA BÉNUÉ

(NIGERIA)

Par le R. P. LEJEUNE

De la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique  
du Bas-Niger

I

Il y a quinze ans. — “ La Royal Niger Co. ” — Le gou-  
vernement anglais. — En avant ! — Lokodja.

**L** y a quinze ans, on parlait fort en France de la Béné, rivière plus grande que nos plus grands fleuves d'Europe. Nos compatriotes y avaient installé des factoreries qui partageaient avec la *Royal Niger Company* les richesses de l'intérieur, Sokoto, Bornu, Muri, Lac Tchad. En ce temps-là, les Français disaient aux missionnaires :

“ Venez près de nous ; instruisez ces populations nombreuses et industrielles, l'Islam approche, déjà il s'installe sur la rive droite ; dans quelques années, il sera le maître absolu. ”



Mais ces Compagnies françaises, si désireuses de missionnaires, durent bientôt quitter le pays. La *Royal Niger Company* obtenait sa charte. Elle chassa tous ses concurrents, absolument comme au Congo les concessionnaires expédient aujourd'hui toutes les Compagnies rivales...

Mizon vint, remonta la Bénué avec ses vapeurs la *Mosca* et le *Serpent Malamine*, dans le but de montrer nos trois couleurs et d'ouvrir l'intérieur de l'Afrique à nos nationaux. Les vapeurs de Mizon furent saisis par la Compagnie à charte, et le procès intenté par les Chargeurs Réunis aux accapareurs vient seulement d'être terminé à l'avantage des Chargeurs.

Mizon, lui aussi, disait aux missionnaires d'Onitcha :

“— Visitez au moins une fois les tribus riveraines de la Bénué, et vous qui êtes des hommes de charité, prêts à tout pour soulager les malheureux, vous verrez que vous devez établir, de Lokodja à Yola, des missions qui deviendront bientôt florissantes ”.

Mais les faibles ressources des missionnaires ne leur permettaient pas d'aller plus haut qu'Onitcha, car le tiers de ces ressources allait chaque année dans les coffres de la *Royal Chartered*, engloutis par le fret, les passages et les impôts de toute sorte.

Il y a deux ans, les choses ont changé du tout au tout. Le gouvernement anglais a déchiré la Charte et partagé son immense territoire en deux parts : la *Northern Nigeria* et la *Southern Nigeria*. A la tête de chaque partie est un *High Commissioner* ou Commissaire général. La Bénué se trouve dans la *Northern Nigeria*, sous le commandement de sir Frederik Lugard, brigadier général et bien connu dans le monde colonial...

\*  
\* \*

Le gouverneur  
à entreprendre  
entièrement  
qui, suivant  
M. Coukin, et  
tiers des prov  
Bornu, du So  
L'année mé  
plusieurs mill  
tués, les femm

Par un hasar  
général Lugard  
aussitôt à la S  
l'œuvre et les  
malheureux es  
j'entrai en rap  
lui-même à On  
l'établissement  
éprouvées.

Le 23 août  
Bénué, à bord  
*Nkissi*.

La Révde M  
des sœurs de  
éprouvée par la  
prendre un char  
Missions africain  
Le capitaine d  
est musulman.

Le gouvernement, en arrivant, a trouvé une rude tâche à entreprendre. Il fallait, d'abord, explorer le pays qui est entièrement inconnu, et mettre fin aux razzias d'esclaves, qui, suivant les témoignages de sir F. Lugard lui-même, de M. Coukin, et de nombreux officiers, ont dépeuplé les deux tiers des provinces de la Bénoué, du Bautchi, du Yola, du Bornu, du Sokoto.

L'année même de l'arrivée du gouverneur, des villes de plusieurs milliers d'âmes avaient été razzées, les hommes tués, les femmes et les enfants emmenés en captivité.

\* \* \*

Par un hasard tout providentiel, le rapport officiel du général Lugard me tomba entre les mains. Je l'envoyai aussitôt à la Sacrée Congrégation de la Propagande et à l'œuvre antiesclavagiste, dans le but d'intéresser à ces malheureux esclaves, les cœurs catholiques. Dès ce moment j'entrai en rapports avec le *High Commissioner*, qui vint lui-même à Onitcha pour s'entendre avec moi au sujet de l'établissement d'une mission parmi ces populations si éprouvées.

\* \* \*

Le 23 août dernier, je me mettais en route pour la Bénoué, à bord d'un vapeur de la *Niger Company*, le *Nkissi*.

La Révérende Mère Théonite, supérieure de l'établissement des sœurs de Saint-Joseph-de-Gluny, d'Onitcha, très éprouvée par la fièvre, profita du même bateau pour aller prendre un changement d'air à Alla, chez les sœurs des Missions africaines de Lyon.

Le capitaine de notre bateau est catholique, et le pilote est musulman.

Ce dernier intéresse grandement la bonne sœur par ses ablutions et ses prostrations. Mais bientôt il s'assoupit, et, malgré les nombreux bancs de sables, tombe le menton sur sa poitrine, le nez sur les lèvres. Heureusement les eaux sont hautes. Tout d'un coup, il se réveille. Quelque chose l'a piqué dans le dos, il se gratte ; mais bientôt il appelle son *boy*, enfant de 10 ans, qui dort, lui aussi, et ronfle sur le pont. En sursaut le pauvre petit se réveille.

“ — Gratte moi là ”.

L'enfant gratte ; mais trop fort. Et un coup de poing sur la joue du *boy* est sa récompense. La Révde Mère Théonite est tout étonnée de pareille brutalité. On le serait à moins.

\* \* \*

A bord nous avons aussi un traitant d'Elushi, M. William, qui aime beaucoup les catholiques, mais préfère encore les protestants.

“ — Et pourquoi, Monsieur William, préférez-vous les protestants ?

“ — Pourquoi ?... Parce que les ministres protestants sont mariés.

“ — Je ne comprends pas.

“ — C'est bien simple. Mariés, ils sont ce que je suis et par conséquent plus faciles à me pardonner mes petits écarts.... ”

Pauvre homme !

\* \* \*

24 août. — La Révde Mère Théonite est descendue hier. Aujourd'hui c'est la fête du Saint-Cœur de Marie. Seul avec mes deux *boys* et le capitaine, je célèbre la sainte

Messe. Q  
Congrégat  
mission !.

Nous ar  
tants, tous  
trois mille  
musulmani  
fétiches de  
à leur sala  
Dans un  
assez mal.

“ — Pou  
rendre d'at  
et ensuite f  
Condition

Nous cou  
partent pou  
Etobe n'a ri  
établissee  
de burnous  
gateur de l'  
encore comp  
ment avec le  
plutôt que d

25 août. —  
la populeuse  
encore visité  
chef de pos  
Bassas.

Le pays de  
mètres d'élév  
cultures sont



Messe. Que de pensées ! Morts, vivants, parents, amis, Congrégation, âmes confiées à mon zèle, voyage, nouvelle mission ! . . .

\* \* \*

Nous arrivons bientôt à Ida, gros bourg de 3,000 habitants, tous, ou à peu près tous, musulmans. A l'intérieur, à trois milles environ, nombreux villages d'Igaras qui musulmanisent, c'est-à-dire portent l'habit, le turban et les fétiches des disciples de Mahomet, mais ne sont initiés ni à leur *salam* ni à leur Coran.

Dans un voyage précédent, le roi du pays me reçut assez mal.

“ — Pour avoir une mission à Ida, me dit-il, il faut nous rendre d'abord notre eau-de-vie, nos esclaves, nos coutumes, et ensuite faire partir le gouverneur qui nous gêne ”.

Conditions difficiles à remplir !

Nous couchons à Etobe, d'où trois ou quatre routes partent pour des villes encore inconnues dans l'intérieur. Etobe n'a rien de musulman ; mais qu'une factorerie s'y établisse comme c'est le projet, dit-on, et toute une nuée de burnous s'y abattra. Le commerce est le meilleur propagateur de l'Islam, et les commerçants du Niger n'ont pas encore compris que leur avantage serait de traiter directement avec les tribus païennes qui recueillent le ca outchouc plutôt que de se servir d'intermédiaires.

25 août. — Nous passons Obo et Ethène où commence la populeuse tribu des Bassas, tribu qu'aucun Blanc n'a encore visitée. Sir Lugard vient cependant d'envoyer un chef de poste à Dekina, qui paraît être la capitale des Bassas.

Le pays devient montagneux ; les pics ont de 200 à 300 mètres d'élévation. Les vallées sont fertiles ; les principales cultures sont le riz rouge, le maïs et le manioc.

Arrivé à Lokodja, situé au pied d'une des montagnes les plus élevées et tout entouré de collines, je suis reçu par un brave catholique Irlandais, M. Cunigham. La présence d'un prêtre réjouit cet excellent homme, seul ou presque seul catholique européen dans cette cité protestante et musulmane. Aux petits soins pour moi, il me donnerait toutes ses provisions si je ne l'arrêtais : filtre portatif, asperges, groseilles, chocolat, whisky, etc. ; il remplit ma caisse.

M. Cunigham m'accompagne chez le résident, qui loue mes projets et m'encourage : il me donne aussi des lettres de recommandation pour ses amis de la Bénoué.

Mais pas de steamers à Lokodja : tous sont à Uchichi, nouveau quartier général du gouverneur. Que faire ? Attendre ? Mais mon temps est limité. Prenons une pirogue qui mettra quinze jours seulement, m'assure-t-on pour monter à Ibi. Et on m'amène une pirogue de trois tonnes, avec deux payeurs. C'est bien grand et c'est bien peu de canotiers pour un si long voyage. Dans l'Ogowé, on trouve sûrement mieux. Et les eaux deviennent de plus en plus fortes....

\* \* \*

Lokodja doit son origine à la première expédition du Niger, dirigée par Trotter, Allen, Oldfield, Laird, etc. Le climat est moins meurtrier qu'à l'embouchure du fleuve, vu l'absence de marécages et d'épaisses forêts, et aussi à cause de la nature accidentée du pays. Le gouvernement britannique comprenant l'importance, au point de vue politique et commercial, de cette localité situé sur la rive droite du Niger, à 4 kilomètres en amont de son confluent avec la Bénoué, en décida l'occupation en 1865.

Lokodja est une grosse agglomération d'Igaras, de Nupés, de Haussas, de Yorubas, de Lagos, de Sierra-Leonais, d'Onitchas, d'Assabas. C'est une vraie Babel pour la

multiplicité  
tient du mal  
bœufs ont é  
moutons ; le  
poisson frais  
tent le plu  
encombrent  
chemin. Les  
toitures en r  
de tissus de  
quantité de  
maîtres du n  
guise.

Les factor  
ville indigène  
s'accumuler c  
des odeurs m  
être en amo  
s'occupent gu  
Plusieurs c  
trois de nos a  
m'ont fait vis  
je n'ai rien  
Niger. Mais  
anciens élèves  
leurs maîtres.

**En pirogue**

Le 25 août i  
damus in pac

multiplicité des langues. Son marché est très grand. Il se tient du matin au soir et tous les jours. Trois ou quatre bœufs ont été abattus aujourd'hui avec une quinzaine de moutons ; leur viande est comme déchiquetée. L'étalage du poisson frais (?) est entouré de 40 à 50 noirs qui se disputent le plus avancé ! Pistaches, riz, mil, maïs, ignames, encombrant les rues, où il est difficile de se frayer un chemin. Les gros musulmans sont couchés sous les halles, toitures en nattes de feuilles de palmiers, avec des paquets de tissus de pays, des bottes et chaussures de tout genre, quantité de perles et de verroterie. On voit qu'ils sont les maîtres du marché et font la hausse et la baisse à leur guise.

\* \* \*

Les factoreries à Lokodja sont placées en aval de la ville indigène ; toutes les ordures, jetées au fleuve, viennent s'accumuler contre l'embarcadère des Blancs en exhalant des odeurs méphitiques. Les maisons européennes devraient être en amont, mais, en général, les commerçants ne s'occupent guère de ces détails. *Business* avant tout !

Plusieurs catholiques de Lagos et de Sierra-Leone, avec trois de nos anciens élèves, charpentiers au gouvernement, m'ont fait visite. Ils voudraient un missionnaire. A cela, je n'ai rien à répondre, Lokodja appartenant au Haut-Niger. Mais ces demandes prouvent cependant que les anciens élèves de nos missions gardent bon souvenir de leurs maîtres.

## II

### En pirogue sur la Bénoué. — Païens et musulmans.

Le 25 août à 10 heures du matin, nous partons... *Procedamus in pace in nomine Domini !* Nous sommes sept :



moi d'abord, deux enfants pour me servir, deux voyageurs et un petit esclave qui accompagne son maître possesseur de la pirogue.

Nous couchons dans un village, Aglobéra, à 4 milles de Mosum. Motre pirogue accoste un banc de sable, tout le monde saute dessus. Pour moi je préfère aller au village.

Mon interprète m'en dissuade.

“ Ce sont des *Bushmen*, (sauvages) ” me dit-il.

J'y vais quand même. On me salue, on me serre les mains.

Zibi, mon fameux interprète, voyant que je ne suis pas mort, consent à approcher ; mais il reste à dix pas.

“ — Pourquoi tant de crainte, Zibi ?

“ — Ce sont des *Bushmen*.

“ — Qu'appelles-tu *Bushmen* ?

“ — Des hommes qui ne connaissent pas Mohammed ! ”

\* \*

26 août. — Pluie torrentielle jusqu'à Mosum, ville de 1,000 à 2,200 maisons. Une factorerie de la *Niger Company* y a été établie ; par conséquent de nombreux musulmans vivent autour. Mosum est envahi par les eaux à peu près chaque année. Les collines et les montagnes ne commencent qu'à trois kilomètres dans l'intérieur.

On me dit que les forêts ont de l'ébène et de l'acajou.

\* \*

Vers 5 heures, nous entrons à *Bofu*, agglomération de 80 cases. *Bofu* est entièrement païen. A l'embarcadère cependant je remarque un carré formé de quatre branches d'ar-

bres et remplis  
mans font les  
On m'offre  
pas un luxe.  
Comme no  
j'essaye d'eng  
venu : 75 fra  
27 août. —  
sayons un aut  
habitants cons  
Lokodjas ne v  
partir avec la  
comme avance.  
Force est do  
avec une persp  
En partant,  
l'eau mon uniq  
marmite pour r  
ils ont oublié la  
trop : il y aura  
tard ! Pourtant  
“ — Maintem  
frites ! ”  
Fatalisme ou  
dans la réflexior  
Nous passons  
en face d'Umáss  
trois ou quatre v  
le confluent de la  
trouve la ville de  
l'intérieur. Mass  
claves. Le capita  
côté contre les es  
haoussas. Umass

bres et rempli de sable. C'est là que les voyageurs musulmans font leur prière lorsqu'ils passent.

On m'offre pour la nuit la case la plus propre : ce n'est pas un luxe.

Comme nous marchons avec une lenteur désespérante, j'essaye d'engager deux hommes pour pagayer ; prix convenu : 75 francs.

27 août. — Les pagayeurs, engagés hier, ont disparu. Essayons un autre moyen ; prenons une pirogue plus petite. Les habitants consentent à m'en prêter une. Mais voilà que mes Lokodjas ne veulent pas quitter la leur et ils menacent de partir avec la moitié de leur paiement qu'ils ont reçu comme avance.

Force est donc de continuer comme nous sommes venus avec une perspective de 30 jours de pirogue au moins.

En partant, Raphaël, mon chef *Cook*, laisse tomber à l'eau mon unique poêle de cuisine. Il me reste donc une marmite pour moi et pour mes *boys*, car, chose étonnante ! ils ont oublié la leur à Oniteha. Ne nous impatientons pas trop : il y aura tant d'autres occasions de se fâcher plus tard ! Pourtant, que dire de la réflexion de Jacob :

“ — Maintenant, le Père ne mangera plus de poules frites ! ”

Fatalisme ou espièglerie ? Il y a de l'un et de l'autre dans la réflexion.

Nous passons Djagu (25 cases), et à midi nous sommes en face d'Umassa, ville de 1,200 à 1,500 cases, sans compter trois ou quatre villages environnants. Près d'Umassa est le confluent de la Nassarawa, sur les bords de laquelle se trouve la ville de ce nom, à trois journées de marche dans l'intérieur. Massarawa est célèbre par ses marchés d'esclaves. Le capitaine Moloney se bat en ce moment de ce côté contre les esclavagistes. Il est à la tête de cent soldats haoussas. Umassa est entièrement musulman.

A 5 heures nous sommes à Ozubé ; environ 200 cases. Souper fin aux champignons, recueillis sur un palmier. Mon régal est une bonne soupe (avec ces champignons), la poule dont le chef m'a fait cadeau (puisque je ne puis plus la frire), trois morceaux d'igname, sel, poivre et piment : le tout bouilli avec de l'eau filtrée et réduit en bouillie. Excellent et surtout très rare...

\* \* \*

28 août. — Bouka possède 1,800 habitants ; je parcours ce gros bourg d'un bout à l'autre. Le chef est un petit vieux qui suce continuellement sa langue. Les habitants, tous païens, sont bien habillés de tissus faits par eux. Ça et là, des femmes lavent le coton, d'autres en font du fil, d'autres tissent. Et l'on disait que les mahométans seuls tissaient. C'est une grave erreur. Que les païens de Bouka, Ozubé, Djagu, etc., aient appris des musulmans à tisser, c'est possible ; mais très discutable cependant, puisque certaines tribus de l'intérieur, comme les Munchis, ont des habits confectionnés par leurs femmes, sans avoir jamais vu de turban. En général on leur fait la part trop belle à ces fils de Mahomet. On peut admettre qu'ils sont plus avancés que les sauvages dans certains arts qu'ils ont appris par leurs communications avec l'Égypte et l'Arabie, mais il est inadmissible qu'ils aient le monopole de tous les arts et de tous les métiers africains. A Bouka particulièrement, les femmes tissent à la perfection avec des métiers d'une simplicité étonnante et assez vite pour achever en un jour un pagne de 1 m. 70 de long, sur 0.75 de large.

Je prends des informations au sujet de la traite des esclaves. Elle se pratique ici sur une très grande échelle. Les esclaves viennent des villes de l'intérieur, du Bassa spécialement ; les gens de Bouka et d'Ozubé sont les entrepreneurs et les marchands sont à Umassa.

Voici Boza  
à deux heures  
l'intérieur. N

Un peu d  
salut : *Unan*  
Réponse : *A.*  
Mahométans,  
Agbrua, on se  
change : *Ugn*  
rieur. On dit  
*Ugnia*. On de  
Européen qui  
confondre les

Le courant d  
fleuve sont bas  
fait tomber de  
arbres gigantes  
long de cette ri  
Je demande à  
si bien marqué  
" — Pas d'*A*  
en approchant,  
Bon. Le soi  
grosse agglomér  
très paisible, ma  
Il serait temps d  
bouts le loisir de  
désert à l'intéri



Voici Bozahi avec trente huttes à moitié en ruines. Mais, à deux heures de marche, une grande ville se trouve dans l'intérieur. Ni Blancs ni Arabes n'y ont mis le pied.

\* \*

Un peu de linguistique maintenant. A Onitcha on se salue : *Unam* ; on répond : *Hen*. A Ida le salut est : *A*. Réponse : *A*. C'est assez simple ! A Lokodja et chez les Mahométans, on s'aborde en se disant : *Sanu*. Chez les Agbrua, on se dit : *Oku*. Réponse : *Oku*. A Bozayi, tout change : *Ugnia*, dit l'inférieur : *Ugnia*, répond le supérieur. On dit aussi : *Oku*, après avoir répété cinq ou six : *Ugnia*. On doit comprendre qu'il est assez difficile pour un Européen qui voyage de ne jamais se tromper, et de ne pas confondre les saluts.

\* \*

Le courant devient de plus en plus fort. Les rives du fleuve sont basses, continuellement rongées par l'eau qui fait tomber de place en place des blocs d'argile avec des arbres gigantesques. Il ne serait pas prudent de voyager le long de cette rive pendant une tornade.

Je demande à Zi'bi, mon interprète, où se trouve *Amaran*, si bien marqué en grosses lettres sur la carte :

“ — Pas d'*Amaran*, me dit-il, pas de ville de ce nom, ou en approchant, sauf *Amala* au-delà d'Ibi. ”

Bon. Le soir, à 6 heures, nous trouvons juste *Mala*, grosse agglomération de 260 cases. *Maia* paraît une cité très paisible, mais malheureusement entamée par le Coran. Il serait temps d'agir si l'on ne veut pas laisser aux marabouts le loisir de manger tout le morceau. On dit le pays désert à l'intérieur. Cela m'étonne, car le terrain paraît

s'élever ; il est plus propre par conséquent à bâtir des habitations saines ; du reste, la carte du Bassa, dressée par M. Stephen, résident à Dekma, oppose un démenti formel aux affirmations des marchands d'esclaves de Mala. Ces derniers disent le pays désert, parce qu'ils savent bien que le Blanc, une fois dans l'intérieur, supprimera les marchés et les razzias.

Le soir, je m'e régale d'un plat de groseilles, que j'assaisonne avec du sucre. C'est un don de M. Cuningham. Je n'avais pas mangé de groseilles depuis 35 ans ! Est-ce que je reviendrais enfant ? Plût à Dieu ! En tout cas ce brave Irlandais essaye de me gâter comme on gâte les petits !

Conférence, avant de me coucher, avec 30 à 40 *Bushmen*, comme les appelle Zibi. Bien volontiers, ils écouteront un Blanc qui leur parlerait de Dieu. Et cette disposition est une preuve qu'ils sont peut-être moins *Bushmen* (sauvages) que Zibi et ses coreligionnaires.

\* \* \*

29 août. — En route, à 6 heures, après deux heures de pagayes, nous trouvons Agunu et 30 cases. Les rues du village sont toutes bordées de filets de pêche qui séchent au soleil. Ces instruments ressemblent à nos seines. Tant d'engins, et pas un poisson frais à acheter ! Par contre, le poisson fumé est abondant.

A 4 heures seulement, nous arrivons à Amagédi. Nous devons y être depuis avant-hier ; mais le courant est trop fort, et mes hommes sont fatigués.

Amagédi est une ville composée de trois parties bien distinctes : Begana, Amagédi proprement dit et Agétu. La factorerie est à Begana et est entourée de Yorubas, de Nupès, de Kakandas, de Haussas, etc., tous fervents du Croissant, tandis que les autres parties sont idolâtres. Be-

gana a 50  
autant.  
Je dem  
" — Pc  
blissement  
" — Ce  
" — Es  
" — No  
" — Est  
caoutchou  
" — No  
" — Et  
" — Ave  
étouffes ordi  
la Compag  
" — Dor  
à traiter  
écouleriez l  
industrie, et  
Croyez-vous  
considérable  
" — Cons  
laquelle Beg  
taines maisc  
Le blanc  
nombre des  
très élevé. L  
Je deman  
plus influent  
ductif : l'esc  
mes ?  
La réponse  
L'Aberdère  
des amandes  
qui sont un p

gana a 500 cases ; Amagédi et Agétu peuvent en compter autant.

Je demande au chef de la factorerie :

“ — Pourquoi toujours ces musulmans auprès des établissements commerciaux ?

“ — Ce sont eux qui vendent les produits du sol.

“ — Est-ce que ce sont les musulmans qui les cultivent ?

“ — Non. Ce sont les païens.

“ — Est-ce que ce sont les musulmans qui saignent le caoutchouc et récoltent les gommés ?

“ — Non. Ce sont les païens.

“ — Et avec quoi font-ils la traite avec les païens ?

“ — Avec la potasse des Haussas, avec leurs propres étoffes ordinairement, et aussi un peu avec les articles de la Compagnie.

“ — Donc, cher monsieur, vous auriez double avantage à traiter directement vous-même avec l'intérieur, vous écoulerez les produits de vos manufactures et de votre industrie, et vous auriez les bénéfices de première main. Croyez-vous que les bénéfices de ces intermédiaires soient considérables ?

“ — Considérables, et la preuve, c'est la rapidité avec laquelle Begama augmente et le luxe qui règne dans certaines maisons. ”

Le blanc de la factorerie et les noirs m'affirment que le nombre des esclaves vendus chaque année à Amagédi est très élevé. La traite se fait encore ouvertement.

Je demande à l'un des marabouts qui me paraissent les plus influents, quel est le système de traite le plus productif : l'esclave ? les amandes ? le caoutchouc ? les gommés ?

La réponse était prévue : c'est la traite des esclaves.

L'Aberdère, vapeur de la Compagnie du Niger, charge des amandes de palme, à Amagédi. Je loge dans ses salons qui sont un peu plus confortables que ceux de ma pirogue.



Le capitaine Mouck Mason, qui revient d'une expédition dans le Ranchi, m'invite à dîner, et le lendemain, dimanche 30 août, j'offre le saint sacrifice à bord : le capitaine, bien que protestant, y assiste pieusement.

### III

**En pirogue sur la Bénué.—En vapeur.—Les Munchis.—**

#### **Ibi. — Une réception.**

On m'assure que le bateau *Nigeria* va arriver aujourd'hui. Plaise à Dieu ! car avec ma pirogue je ne serai pas à Ibi avant un mois. Les eaux montent. Cette nuit, elles ont augmenté de deux pieds. Elles charrient des arbres en quantité, ce qui indique une crue considérable dans le haut et un courant insurmontable pour mes pauvres pagayeurs.

La journée se passe. Pas de *Nigeria* !

Habitué dans ma vie de missionnaire à des déceptions de toute sorte, je prends le parti d'engager trois hommes pour 100 francs.

Le représentant de la Compagnie me communique la Carte de la Basse-Bénué dressée cette année par le Résident de *Dékina*. Les localités marquées comme villes ont de 2,000 à 10,000 habitants ; les autres sont des villages de 50 à 200 cases. La population est entièrement païenne, esclavagiste, et alimente de marchandises humaines les Kakandas, les Umassas et les Haussas établis sur les bords du fleuve.

On m'annonce également une nouvelle qui n'est pas pour me rassurer. Les Umassas viennent de tuer un missionnaire protestant qui avait quitté Lokodja, il y a quelques mois pour leur porter la Bible. Le malheureux a été criblé de flèches. Les détails manquent.

Cette ala  
Avec la gré

*1er septen*  
gés à Amag  
m'informer  
heur, mes de  
tinuer la rou  
Enfin, apr  
nous irons ju  
pour savoir s  
décision redo  
partons, . . .

Zibi me fa  
sulman, ma  
vapeur de la  
quand il fait  
ses et des ferr

Trois pirog  
et moutons, a  
avec rapidité

Vers 5 heur

— Ce n'es  
pays est désert

Je me tais  
ferme, d'un bû  
pirogues appar

vers cette fum

— Mais si,

— Non. "

En dépit de  
de longues her

Cette alarmante nouvelle ne m'arrêtera pas cependant. Avec la grâce de Dieu, j'irai jusqu'au bout.

\* \* \*

*1er septembre.* — Où sont donc les trois hommes engagés à Amagédi ? L'interprète de la factorerie accourt pour m'informer qu'ils refusent de partir. Pour comble de malheur, mes deux payeurs se déclarent incapables de continuer la route. Que faire !

Enfin, après une heure de palabre, il est entendu que nous irons jusqu'à Loko. Là, je télégraphierai à Lokodja pour savoir si réellement le bateau *Nigeria* vient. Cette décision redonne un peu de courage à mes hommes. Nous partons, . . . petite vitesse.

Zibi me fait quelques confidences. Il est, me dit-il, musulman, mais avant tout, ancien quartier-maître d'un vapeur de la Compagnie. Ce qu'il veut, c'est de l'argent et quand il fait *salam*, c'est pour demander à Dieu des richesses et des femmes. Jusqu'ici Dieu ne l'a pas exaucé !

Trois pirogues du gouvernement, avec chevaux, vaches et moutons, arrivent du Bauchi et d'Ibi. Elles descendent avec rapidité ; nous montons avec lenteur.

Vers 5 heures, on aperçoit la fumée d'un village.

“ — Ce n'est pas un village, me dit Zibi. D'ici Loko, le pays est désert. ”

Je me tais ; c'est peut-être, en effet, la fumée d'une ferme, d'un bûcheron ou d'une pêcherie. Mais bientôt des pirogues apparaissent, venant de la rive droite et allant vers cette fumée. Je me récrie :

“ — Mais si, Zibi ; c'est un village.

“ — Non. ”

En dépit de mes ordres, les payeurs se dirigent dans de longues herbes, au milieu d'un marais rempli de mousti-

ques et de grenouilles qui coassent : ils attachent la chaîne de la pirogue à une touffe d'herbe.

“ — Zibi, que font-ils donc ainsi ?

“ — Ils vont manger d'abord, puis dormir ensuite.

“ — Mais nous ne pouvons pas dormir ici ; le village est si près ? C'est Witaw, en face de Loko. Il est marqué sur la carte... ”

Mais Zibi et les payeurs jurent que Loko est bien plus loin et que Witaw n'existe que sur le papier des Blancs. Ils refusent d'aller plus loin.

Pendant de gros nuages se sont succédé. Eclairs et tonnerre annoncent une tornade terrible. Aussi bien que je peux, je dispose mes effets. Je monte mon lit de camp ; je dresse ma moustiquaire sous la mince toiture en bambous de la pirogue.

Bientôt moustiquaire, lit, oreiller, tout est trempé ; la pirogue est à moitié remplie d'eau. Je m'assieds sur mes caisses. Et voilà comment je suis resté jusqu'à 2 heures, au milieu de myriades de moustiques et sous une pluie battante. Voilà comment j'ai passé cette nuit, la plus longue de ma vie, et comment enfin j'ai perdu un joli verre de mon bon sang français, avec les mille et mille piqûres des insectes !

Dès que l'aube brille, “ allons, payeurs, en avant ! ” Une demi-heure plus tard, j'aperçois Loko. Vis-à-vis, voici Witaw.

“ — Quoi ! Zibi, tu me disais que Witaw n'est pas un village ? Compte donc les cases. Il y en a quarante à cinquante.

“ — Oh ! ce sont des *Bushmen*... et nous ne pouvions dormir chez eux ! ”

Arrivé à Loko, j'ai renvoyé Zibi, mes payeurs et ma pirogue...

*Bushmen* ! Oh ! sûrement, pas plus *Bushmen* que Zibi ; sûrement pas plus menteurs ; sûrement moins poltrons.

A Loko, i

J'ai donc

Cinq minute

“ — Stear

Le directe

m'offre à din

ges d'une mi

est qu'il faud

ment la trait

Le soir, pa

cher à Loko.

*Society* a là u

sont partis, et

quatre ans, a

pas à recruter

ont donc quit

rieur. A Kanc

kodja et aille

toute la rive d

musulman, les

ne sont jamais

J'hérite don

J'y dors à m

gue.

3 septembre.

heureuse terre

succès, par Mak

A 8 heures, o

séchouer. *Deo g*

C'est alors la

tons un jour po

dé huit. C'est te



A Loko, il y a un télégraphe.

J'ai donc demandé à Lokodja des nouvelles de la *Nigeria*.  
Cinq minutes après, j'ai reçu cette réponse :

“ — Steamer sera à Loko ce soir. ”

Le directeur du télégraphe, M. MacNeil, un Irlandais, m'offre à dîner. Nous parlons de l'esclavage et des avantages d'une mission dans ce pays. L'opinion de M. MacNeil est qu'il faudra plus de cent ans pour faire cesser entièrement la traite.

Le soir, pas de *Nigeria*. Elle est échouée. Il faudra coucher à Loko. Rien de plus facile. La *Church Missionary Society* a là une maison. Les ministres qui l'ont occupée sont partis, et la maison est déserte. Les ministres, depuis quatre ans, allaient, venaient, prêchaient, mais n'arrivaient pas à recruter un converti, pas même un catéchumène. Ils ont donc quitté Loko pour se diriger sur Kano dans l'intérieur. A Kano, ils échoueront aussi bien qu'à Loko, à Lokodja et ailleurs. Kano est musulman comme Loko et toute la rive droite de la Bénoué ; or, en pays entièrement musulman, les efforts des missionnaires, quels qu'ils soient, ne sont jamais récompensés . . .

J'hérite donc, pour cette nuit, du palais des ministres. J'y dors à merveille, beaucoup mieux que dans ma pirogue.

\* \* \*

3 septembre. — J'offre la sainte messe pour cette malheureuse terre d'Afrique, si travaillée, et avec tant de succès, par Mahomet.

A 8 heures, on annonce la *Nigeria*, qui a réussi à se déséchouer. *Deo gratias !*

C'est alors la grande vitesse, c'est-à-dire que nous mettons un jour pour faire le chemin qui nous en avait demandé huit. C'est tout avantage ! mais je n'aurai pas le plaisir

de voir les villages que j'aurais visités si j'avais pu monter en pirogue.

En général, la rive de la Bénué est basse. Les collines et les montagnes ne commencent qu'à une ou deux lieues dans l'intérieur. Les eaux, qui ont monté considérablement, couvrent les champs de maïs et de mil.

Les montagnes que l'on voit sont peuplées de Munchis, tribus cruelles et cannibales qui attaquent les pirogues, tuent les pagayeurs, leur coupent le cou et arborent la tête de leurs victimes au bout d'une perche plantée le long du fleuve. On dit qu'ils ont juré la mort du premier Blanc qui mettra le pied chez eux. La *Niger Company* a pu, cependant, leur envoyer des traitants. Si ces traitants n'ont pas été tués, les missionnaires ont beaucoup de chance d'être respectés... à peu près.

Les Munchis, selon moi, ne sont si intraitables et si méchants, que pour une raison déjà exposée par le général Lugard lui-même et par des explorateurs comme M. Toukin. La voici.

Les tribus musulmanes de la Bénué sont continuellement à la chasse des esclaves. Le sultan de Kano exige des Emirs un tribut annuel payé en esclaves, 100, 200 et plus. Les gros Emirs mettent les petits à contribution. Ces derniers attaquent continuellement les villes païennes pour pourvoir leurs chefs de la quantité de têtes exigée, et leurs fermes de bras suffisants pour les cultiver. Or ces tribus païennes, continuellement pillées et saccagées, sont toujours sur la défensive et attaquent n'importe qui les approche.

Les Munchis, plus nombreux et plus forts que les autres, ont tenu tête jusqu'aujourd'hui aux mahométans, et comme ces derniers sont les grands marchands du pays, où ils s'installent en nombre partout où il y a une factorerie, un traitant et un blanc, les Munchis sont persuadés que les disciples de Mahomet et les Blancs ne font qu'un, qu'enfin

l'Europée  
esclavagis  
travail es  
fera, espé

La ville  
se prêter  
ces Munch  
à 4, 5, et  
est Munch

A part  
les autres  
petits, dar

Un des  
vient de se  
des mines  
*Company*,  
nement le  
droits.

Les Eur  
pour parve  
trée du pa  
de pénétra  
prendre un  
gent, l'or e

Cependa  
connaître l  
moine...

Le 6 sept  
descends en

l'Européen lui-même est le grand marchand et le grand esclavagiste. Il serait temps d'essayer de les détromper. Ce travail est tout à fait du ressort des missionnaires. Il se fera, espérons-le, dans un temps rapproché.

La ville d'Abinsi, près de la rivière Katséna, paraîtrait se prêter à l'établissement d'une mission qui instruirait ces Munchis. Abinsi même n'est peuplée que d'Abas ; mais, à 4, 5, et 10 kilomètres, et sur les bords de la Katséna, tout est Munchis.

A part Abinsi, Pamo, Odjogo, qui ont de 200 à 400 cases, les autres villages sur la rive gauche de la Bénoué sont tout petits, dans le genre de ceux de l'Ogowé.

\* \* \*

Un des principaux centres est Arofu. Son importance vient de sa situation. Dans les environs, en effet, se trouvent des mines d'argent considérables, sur lesquelles la *Niger Company*, dans le contrat qu'elle a passé avec le Gouvernement lorsqu'elle a perdu sa Charte, s'est réservé des droits.

Les Européens ont déjà tenté de se servir de ces Arofus pour parvenir aux mines. Mais les Munchis refusent l'entrée du pays, et sont armés pour empêcher toute tentative de pénétration. On n'hésitera pas, évidemment, à entreprendre une expédition qui sera sûrement sanglante. L'argent, l'or et les diamants valent bien un peu de sang !

Cependant un noir, passager de la *Nigeria* et qui paraît connaître le pays, prétend que c'est simplement de l'antimoine...

\* \* \*

Le 6 septembre, la *Nigeria* accoste le wharf d'Ibi. Et je descends en prononçant le plus dévotement que je peux



les saints noms de Jésus, Marie, Joseph. C'est la première fois sûrement qu'ils sont prononcés sur cette terre !

Ma première visite est pour le Résident, pour qui le général Lugard m'a remis une lettre. M. Hewby nous connaît, nous apprécie. Il est enchanté de nous voir. Il nous engage à fonder des écoles et " des villages de liberté ". Il me donne des indications précieuses et précises sur le pays, les musulmans, les païens, les esclaves.

Il m'accorde un grand emplacement à Ndogonamba, et un autre plus petit, en ville même, pour une église et une école. Je loue une case en ville pour moi et pour mes *boys*.

\* \* \*

Cette case est bientôt remplie de païens et de musulmans, d'enfants et de vieillards. On n'a jamais vu de prêtre à Ibi. On ne connaît que les marabouts et leur Coran ; c'est pour la première fois que paraît le prêtre de la croix et de la Bible.

On m'apporte œufs et poules, pistaches et citrouilles, oignons et piment, du bois pour mon feu et de l'eau pour ma soupe.

Vers le soir, le roi lui-même arrive. De très grande taille, avec un burnous brodé de soie verte et de coton violet, bleu et jaune, couvert de croissants, de pleines lunes et de trente-six desseins différents, serpents et oiseaux, arbres et fleurs, avec son large turban blanc couvert de sacs de cuir qui renferment un feuillet du Coran, avec des souliers de cuir rouge à boucles, avec des plumes de différents oiseaux formant panache, Sa Majesté s'avance gravement, appuyée sur un bâton, et portant à la main gauche une lance d'acier avec poignée en argent. Pour tout siège je n'ai à offrir à cet illustre visiteur qu'une caisse vide de bœuf en daube.

Cent personnages, tous princièrement habillés, s'assoient

gravement p

Le roi pre  
ment parlé d  
de la Résiden

" La ville i  
aussi d'autres  
langue, les i  
enverra des e

que nous vou  
Impossible  
ensuite sur la

" — Y a-t-i  
mienne ? "

Je donne les

Sa Majesté

mace lorsque j  
Sauveur à to  
répandue sur t  
asiatiques, amé  
est inconnu de

Alors le roi r  
savoir si les en  
de la lire. J'ai  
lu sans difficult

Le roi était é  
qu'il pût lire to  
quelle page.

Et Sa Majest  
que je voudrais

La première

7 septembre. —  
mière fois à Ibi,

gravement par terre sur leur peau de chèvre ou de vache.

Le roi prend la parole en *hawssa*, la langue universellement parlée dans le Niger et la Bénoué. Grâce à l'interprète de la Résidence, l'*interview* est facile.

“ La ville n'a que des écoles musulmanes, mais désire aussi d'autres écoles plus savantes, où l'on enseignera la langue, les métiers et la religion des Blancs... On y enverra des essais d'enfants... On donnera tout le terrain que nous voudrons. ”

Impossible de désirer mieux... Le roi m'interroge ensuite sur la religion que je me propose d'enseigner.

“ — Y a-t-il des contradictions entre la sienne et la mienne ? ”

Je donne les éclaircissements désirés.

Sa Majesté paraît satisfaite. Elle a pourtant fait la grimace lorsque j'ai dit que Jésus est le fils de Dieu, notre Sauveur à tous, Dieu lui-même, et que sa religion est répandue sur toute la terre, chez les nations européennes, asiatiques, américaines et africaines, tandis que Mahomet est inconnu de la plus grande partie du genre humain.

Alors le roi m'a demandé à voir ma Bible et il a voulu savoir si les enfants que j'avais avec moi étaient capables de la lire. J'ai ouvert le livre sacré au hasard et Raphaël a lu sans difficulté tout le chapitre LXII d'Isaïe.

Le roi était émerveillé qu'un enfant pût être si savant ; qu'il pût lire tout le livre saint des Blancs à n'importe quelle page.

Et Sa Majesté partit en me promettant tout le terrain que je voudrais...

#### IV

#### **La première messe à Ibi. — La ville. — Examen et négociations.**

7 septembre. — Je célèbre la sainte messe pour la première fois à Ibi, dans la case qu'un des chefs, vieux pèlerin

de La Mecque, met à ma disposition. Je suis seul avec mes deux enfants, ne voulant pas encore exposer nos saints mystères aux yeux des païens.

Ibi doit sa prospérité et sa beauté actuelles à M. Hewby qui l'a divisée par parties en traçant des routes droites bordées d'arbres, derrière lesquels sont les maisons des indigènes, toutes à peu près d'égale hauteur et d'égale grandeur, ressemblant à des ruches d'abeilles. Ces cases sont en argile, couvertes en pailles ; elles sont séparées les unes des autres par des nattes de hautes herbes tressées, de sorte que chaque habitant de la maison est parfaitement chez lui.

\* \* \*

Ibi a une population de 3,000 Mahométans et de 2,000 païens. Les Mahométans sont tous étrangers au pays ; ils viennent de Kano, de Keffi, de Yola, du Bornu. Ils sont Nupés, Fulanis, Muri, Kakandas, etc. Quand aux païens, ils sont Djukus, et ils sont restés rebelles jusqu'ici à la propagande de l'Islam. Le roi seul, ou à peu près, est musulman ; c'est le fils d'un Fulani et d'une Djuku. Fulani, il a dû suivre la religion de son père. La *Niger Company*, lorsqu'elle était maîtresse, s'était empressé de l'imposer comme roi aux Djukus, parce qu'il était musulman. Quel aveuglement !

\* \* \*

Près des établissements de la factorerie, se trouve le marché. C'est un carré de 200 mètres de côté, tout entouré d'arbres. Il se compose de douze à quinze hangars, sous lesquels les vendeurs de perles, de tissus, d'oignons, de bottes, de chaussons, de cuir, de volailles, de moutons, de

poisson, de  
dise aux ye

Celui-ci c  
dans nos f  
des citrouill  
des pagnes  
de Bantadji

Dans les  
pot, offre un  
cawris ; une  
grillé ou du  
gros comme  
C'est, en un  
toutes les co

propres, mai  
Aux porte  
aveugles et l  
en implorant  
Plusieurs, à l  
miel, et leur

A Ibi, on n  
de robes, il es  
vogue, comme  
cou et au nez.  
de quatre à h  
avec des crins

Il est peu d  
filent, d'autres  
certain nombr  
Plusieurs, aprè  
un arbre tout  
ce qu'elle pren



poisson, de viande fraîche et fumée, étalent leur marchandise aux yeux du public nombreux et tapageur.

Celui-ci crie à tue-tête comme on le fait à la Bourse et dans nos foires : " Des oignons ! Qui veut des oignons ? des citrouilles à bon marché et grosses comme des éléphants ! des pagnes de Kano ! du corail vrai ! du beurre d'Ukari et de Bantadji ! "

Dans les ruelles du marché, une femme, assise près d'un pot, offre une coupe de bouillie de maïs pour quelques cayris ; une autre présente, pour le même prix, du maïs grillé ou du manioc cuit et assaisonné. D'autres tentent le gros commerçant avec un verre de *pito* (bière du pays). C'est, en un mot, une vraie foire, avec des costumes de toutes les couleurs, plus ou moins neufs, plus ou moins propres, mais tous très décents.

Aux portes d'entrée, se tiennent couchés ou accroupis les aveugles et les boiteux qui chantent chacun leur chanson en implorant la pitié. Ils font tous de bonnes collectes. Plusieurs, à la fin du jour, ont leur sac plein de maïs et de miel, et leuralebasse remplie de cayris.

\* \* \*

A Ibi, on ne voit pas de nudités comme à Onitcha. Pas de robes, il est vrai, mais des pagnes. Les perles sont en vogue, comme partout ; les femmes en ont aux oreilles, au cou et au nez. La perle du nez est ordinairement un corail de quatre à huit centimètres, ou une espèce de brosse faite avec des crins de cheval, enfoncés dans la narine gauche.

Il est peu de maisons où l'on ne trouve des hommes qui filent, d'autres qui cousent, beaucoup qui tissent, et un certain nombre en train de teindre des étoffes ou du fil. Plusieurs, après avoir teint l'étoffe en bleu, l'enroulent sur un arbre tout rond et la frappent avec des maillets, jusqu'à ce qu'elle prenne le brillant de la toile de Flandre.

On remarque aussi des tanneurs, à côté de fabricants de bottes et de savates.

Les forgerons travaillent le fer, le cuivre, l'étain et l'argent. Ils fabriquent des razoirs, des alènes de cordonnier, des tranchants, des couteaux, des sabres, des bracelets et des manches de couteaux en argent ; ces derniers du poids d'une livre. Pour avoir cet argent, ils fondent les schillings et les couronnes à l'effigie de la reine Victoria.

Ibi possède une dizaine de coiffeurs. Leur boutique est un arbre au feuillage épais. Ils rasent tout, cheveux, barbe, sourcils, cils, poils du nez, poils de l'oreille... La manière dont ils rasent l'intérieur des narines est surtout intéressante. Ils ont des razoirs de trois à quatre grosseurs. Ils en prennent du calibre convenable, l'enfoncent dans la cavité nasale et lui font faire deux ou trois tours complets ; en quelques minutes, il ne reste plus rien du système pileux de l'individu.

\* \* \*

En trois ou quatre endroits sont installés des instituteurs qui enseignent l'arabe. Chacun d'eux a de 10 à 15 enfants qui répètent à tue-tête les versets du Coran et écrivent sur des tables en bois les mots que le maître a lui-même tracés sur un tableau. Tous les matins, ces enfants font le tour de la ville avec une écuelle, s'arrêtent à chaque porte, chantent en pleurnichant quelque leçon, et reçoivent du maïs, des patates, des ignames, des cawris, des perles qu'ils donnent ensuite à leur instituteur pour prix de son enseignement.

\* \* \*

Reçu la visite du fils du sultan de Kano, l'un des plus puissants potentats de la *Northern Nigeria*. En voyant sa

taille impo  
régulières,  
homme !”

Je lui de  
vité. Il me

“ — Des  
Il n'est pas  
naïsse et où  
filles... Ma  
vaincu Ali-  
chand. ”

Marchand  
le Gouverne  
traite ordina  
pas de trava  
lorsque je lu  
“ — Elles

Les princij  
sorgho, le mi  
bouchers tuei  
au marché. U  
pour 25 sous  
se vend de 7  
times), je me  
deux petits be  
et les étoffes,  
cawris. On ge  
chandises, env  
Le roi ne vo  
de cuir jaune,  
des médecines

taille imposante, sa belle démarche, sa figure des plus régulières, on ne peut pas s'empêcher de dire : " Quel bel homme ! "

Je lui demande combien d'esclaves il a réduits en captivité. Il me répond :

" — Des milliers ! J'ai passé toute ma jeunesse à cheval. Il n'est pas une ville païenne de la Bénué que je ne connaisse et où je n'aie pris des jeunes garçons et des jeunes filles . . . Mais, aujourd'hui, c'est fini. Le gouvernement a vaincu Ali-Ou, sultan de Kano. Je ne suis plus que marchand. "

Marchand de quoi ? . . . d'esclaves évidemment, et comme le Gouvernement supprime les *razzias*, mais laisse faire la traite ordinaire sur les marchés, le fils d'Ali-Ou ne manque pas de travail et ses bénéfices ne sont pas minces. Il sourit lorsque je lui demande si ses affaires prospèrent.

" — Elles vont très bien pour le moment ! " dit-il.

\* \* \*

Les principales productions alimentaires sont le maïs, le sorgho, le mil, le riz rouge et le manioc. Tous les jours, les bouchers tuent un bœuf et 5 ou 6 moutons qu'ils apportent au marché. Une volaille coûte 12 sous ; on a 6 ignames pour 25 sous ; le riz vaut 7 francs les 50 livres ; la viande se vend de 7 à 8 sous la livre. Moyennant 6 *pence* (60 centimes), je me nourrissais très confortablement avec mes deux petits *boys*. Les articles de commerce sont les perles et les étoffes, mais principalement les étoffes blanches et les *cawris*. On gagne, en achetant ces denrées avec des marchandises, environ 100 pour 100.

Le roi ne voyage qu'à cheval. Sa monture, caparaçonnée de cuir jaune, rouge et vert, avec des sachets renfermant des médecines et des feuilles du Coran attachés au cou,



aux pattes et à la queue, est une magnifique bête. Le roi est précédé de trois esclaves, dont l'un, celui qui ouvre la marche, est habillé en rouge et porte une espèce de sceptre. Deux autres se tiennent de chaque côté de la bride ; deux à l'arrière et six ferment la marche. C'est assez imposant.

Autrefois toute puissante, du temps de la Compagnie, l'autorité du monarque africain est devenue absolument nulle. Il ne dispose plus d'aucun terrain, ne peut lever aucun impôt, ni régler les palabres même ordinaires. Il parade, il tient audience, et c'est tout.

V

**Cherchons toujours ! — Une fête. — Sainte-Croix d'Ibi et Saint-Pierre Claver de la Bénué. — A l'aide !**

Saint-Pierre Claver, apôtres des noirs et des esclaves délaissés, priez pour nous ! C'est aujourd'hui votre fête...

La matinée est employée à visiter Ndogonamba dans toute son étendue. Ce n'est vraiment pas merveilleux ; bien des endroits ne sont pas cultivables. Je reviens à 11 heures avec dix milles dans les jambes.

A midi, sous un soleil de plomb, en avant pour *Rifle Soldiers* !

*Rifle Soldiers* (ainsi nommé on ne sait trop pourquoi) se trouve à 13 kilomètres d'Ibi, sur la route d'Ukari. Pendant un kilomètre, on ne marche qu'à travers des marais qu'il serait facile de drainer ; ils n'existent que pendant les pluies. Plus loin, le terrain paraît propre à la culture.

Le pays est giboyeux. J'ai vu en une heure plus de 50 perdrix et plus de 1,000 tourterelles, sans parler des traces nombreuses de panthères et de lions. Est-ce étonnant ? Personne ne chasse, faute de fusil.

De retour,  
peu enchanté  
aussi, bien de

10 septemb  
*Rifle Soldier*.  
liberté" et qu  
dition d'avoir  
pour les école  
des difficultés  
cement dans

A 5 heures,  
pose un terrai  
Dampara près

Le terrain e  
gonamba, qu'il  
J'accepte. Le

J'ai donc ch  
cession, et j'ai  
signe de notre  
Bientôt, je l'es  
qui dominera t

Je demande  
Bénué et mes c  
16 milles carré  
Claver, puisque  
des esclaves qu  
droit.

Il ne reste  
pour que la fon  
et de Saint-Pie  
La première

De retour, bien fatigué, à 7 heures du soir, je me couche peu enchanté. Enfin saint Pierre Claver a dû avoir, lui aussi, bien des déboires dans sa vie !...

\* \* \*

10 septembre. — J'écris au Résident. Je lui dis que *Rifle Soldiers* ne serait pratique que pour un "village de liberté" et que je ne puis accepter cette place qu'à la condition d'avoir une maison près d'Ibi et près du fleuve pour les écoles et pour recevoir nos provisions. S'il fait des difficultés, je partirai à la recherche d'un autre emplacement dans une autre province.

A 5 heures, le Résident m'envoie chercher. Il nous propose un terrain de 300 mètres de long sur 100 de large, à Dampara près de la Résidence.

Le terrain est bien situé et offre cet avantage sur Ndogonamba, qu'il est à proximité de la ville et de la Bénéué. J'accepte. Le Résident paraît enchanté.

J'ai donc choisi trois arbres comme limites de la concession, et j'ai fait une petite croix sur chacun d'eux. Et le signe de notre Rédemption est maintenant arboré à Ibi. Bientôt, je l'espère, une grande croix sera élevée plus haut, qui dominera tout le pays.

Je demande le prolongement de la concession jusqu'à la Bénéué et mes désirs sont exaucés. Le Résident m'octroie 16 milles carrés à *Rifle Soldiers*, qui s'appellera Saint-Pierre Claver, puisque c'est le jour de la fête de cet ami et père des esclaves que j'ai pour la première fois visité cet endroit.

Il ne reste plus que la signature du général Lugard, pour que la fondation des deux missions de Sainte-Croix et de Saint-Pierre Claver soit définitive.

La première est destinée à arrêter le Coran, à lui signifier

qu'il ne doit pas aller plus loin ; la seconde, à relever ces malheureux esclaves nègres si délaissés, si persécutés et si pourchassés de partout.

D'Ibi, en effet, nous aurons un accès facile auprès des peuplades continuellement mises à contribution par les Musulmans pour remplir les sérails et les fermes des sultans et des émirs, ou pour alimenter les marchés d'Ibi, de Zibu, de Banchi et de Kano. Ces malheureux viendront d'eux-mêmes à leurs libérateurs et à la religion qui s'offre à eux avec le bonheur. " Il n'y a, dit le Résident, qu'une chose à craindre, c'est que cette ville de liberté devienne trop considérable et que la terre ne suffise plus pour l'entretenir. " C'est pourquoi, d'un commun accord, nous avons fixé à 100 par an le nombre des enfants qui seront admis dans le *freed slave home*, et à 100 familles celles qui pourront s'établir dans le même espace de temps à *Rifle Soldiers*.

Cette dernière place est presque à mi-chemin d'Ukari, où les Munchis viennent tous les jours offrir leurs produits, n'osant pas arriver jusqu'à Ibi. Ils n'auront plus les mêmes scrupules pour venir à la " ville de liberté ", et nos protégés, installés sur un terrain à eux, où personne ne viendra les troubler, jouiront de la paix sous la direction des Pères et d'un gouvernement libéral.

L'avantage que nous pourrons tirer encore de *Rifle Soldiers* est que nous pourrons y avoir vaches et chevaux, chèvres laitières, etc. A Ibi, ces animaux peuvent vivre pendant la saison sèche ; mais, dès que les pluies arrivent, il faut les envoyer à Ukari, où la mouche tsetsé n'existe pas. Déjà même les Européens laissent entrevoir de beaux résultats pour l'élevage et les plantations.

\* \* \*

14 sept  
mière fête  
de curieux  
des mahom  
Mais qu  
rins et tam  
d'hommes  
Mes boys  
de chevaux  
filles ! Et le  
Une heu  
doublant d'  
habits riche  
séna, de Ku  
femmes son  
oreilles, au  
un corail qu  
peu ressemb  
des anneaux  
bracelet aux  
Et tout ce  
Je suis intri  
Bientôt le  
toute longue  
violons en cu  
cuivre et cor  
de manteaux  
avec arcs et  
innombrable  
Aodu, mor  
signe. Tous s  
d'hui grande  
tout ce cortèg  
ri. Il salue, t



14 septembre. — *Exaltation de la Sainte-Croix.* — Première fête patronale de la mission. Pas mal de curieux et de curieuses viennent assister à la messe. Hélas ! ce sont des mahométans sur lesquels il n'y a guère à compter.

Mais quels sont ces bruits étranges ? Tamtans, tambourins et tambours, binious et violons, castagnettes, chants d'hommes et chants de femmes ?

Mes *boys* sortent pour voir. Ils reviennent surpris. Que de chevaux ! que de musiciens, que de femmes et que de filles ! Et la cavalcade passe...

Une heure après, les mêmes airs recommencent en redoublant d'intensité. Tout le monde est en habit de fêtes : habits riches, broderies, tout ce que l'art de Kano, de Katséna, de Kuka, et de La Mecque a pu inventer de beau. Les femmes sont couvertes de corail : elles en ont au cou, aux oreilles, au nez, au poignet. Celles de Kuka ont à la narine un corail qui dépasse huit centimètres, ce qui les fait un peu ressembler à des rhinocéros. D'autres ont aux oreilles des anneaux d'argent assez grands pour pouvoir servir de bracelet aux Parisiennes.

Et tout ce monde court à la rencontre de quelque chose. Je suis intrigué.

Bientôt les tamtans apparaissent, vingt au moins, de toute longueur et de toute forme, puis des fifres, puis des violons en crin de cheval et peau de singe, avec archet de cuivre et corde en crin. Puis vingt-deux cavaliers couverts de manteaux rouges, violets, verts, et cinquante piétons avec arcs et flèches, javelots et lances ; enfin un cortège innombrable de femmes et de jeunes filles...

Aodu, mon interprète, est parmi les cavaliers. Il fait un signe. Tous s'arrêtent. Il m'explique alors que c'est aujourd'hui grande fête, le mariage du "roi du marché", et que tout ce cortège va au-devant de la mariée qui vient d'Ukari. Il salue, tous les autres cavaliers saluent, piétons et

femmes se tournent vers moi et me disent : *sanu*. Et ils passent.

J'attends. Une demi-heure après, les mêmes chants, les mêmes roulements recommencent beaucoup plus intenses. C'est que les tambours et violons d'Ukari se sont mêlés à ceux d'Ibi. La foule peut être évaluée à 1,500 personnes. Au milieu de 200 à 300 jeunes filles, qui dansent, frappent des mains et chantent, s'avance un cheval tout blanc, celui de la mariée. Celle-ci ferait bonne contenance sur son coursier, si elle ne pliait sous le poids de ses habits et de ses perles et si un long châle ne lui cachait entièrement la figure.

Pour me faire honneur, Aodu arrête de nouveau le cortège et me prie d'avancer. Il me montre la mariée. Pauvre mariée ! Impossible de la voir, sous ce magasins d'habits et de châles. Alors, aux applaudissements de toute la foule, je soulève doucement le long vêtement qui cache la figure de la future reine. Qu'aperçois-je ? Hélas ! c'est une pauvre enfant de 14 ans à peine, toute ruisselante de sueur, absolument en nage, et qui paraît toute honteuse...

La multitude reprend son chemin.

Une heure après, mon Aodu vient m'expliquer toute la cérémonie. Le roi du marché a bien sept femmes déjà ; mais aucune d'elles n'est née libre. Toutes ont été prises cà et là dans les razzias. Une est Banchi, l'autre Nassarawa, une troisième vient de l'Ilorin, la quatrième de Zaria, etc. Les femmes *razziées* sont considérées comme femmes et esclaves en même temps, c'est-à-dire que le maître peut en user, en abuser, les vendre et les tuer, tandis que la jeune fille qui vient aujourd'hui d'Ukari est libre et fille de chef. Elle a coûté 30 livres st. (700 fr.), et la noce coûte au moins le double.

La population Haussa d'Ibi a fait une ovation extraordinaire à cette nouvelle venue, parce que c'est une conquête de l'Islam sur cette grande ville entièrement païenne et rebelle jusqu'ici à l'appel de Mahommed.

Désormais  
cette ville,  
tribus des  
bien une gr  
Et moi, j  
tard.

15 septem  
sion de la fu  
promesse é  
tard sur la r  
mercie.

Danses en  
deux jours et  
de notre gros  
est amené sur  
nes. Deux en  
corde à la pat  
tient avec un  
individus assc  
du tam-tam  
ahuri. L'enfan  
marcher. L'an  
le tire de tout  
la multitude.  
c'est le même  
sur ses persécu  
derrière, il tom  
bête est épuisé  
vainqueurs la

Désormais donc, le croissant a des alliés à Ukari, et, par cette ville, il va avoir accès à Takum et chez les populeuses tribus des Munchis. La circonstance, selon Aodu, valait bien une grande démonstration . . .

Et moi, je me suis retiré tout pensif ! Je suis arrivé trop tard.

\* \* \*

*15 septembre.* — Le Résident m'envoie l'acte de concession de la future mission de Dampara, avec le plan et la promesse écrite d'un grand terrain à déterminer plus tard sur la route d'Ukari pour ville de libérés. Je le remercie.

\* \* \*

Danses en ville toute la nuit et toute la journée avec les deux jours et deux nuits suivantes à l'occasion du mariage de notre gros marabout. Le soir, jeux divers. Un taureau est amené sur la place où grouillent plus de 3,000 personnes. Deux enfants de 9 à 11 ans s'avancent ; l'un lie une corde à la patte de derrière du pauvre animal, et l'autre le tient avec une corde attaché par les cornes. Dix à douze individus assourdissent les oreilles de la bête en frappant du tam-tam et en criant à tue-tête. Le taureau est tout ahuri. L'enfant qui lui tient les cordes essaye de le faire marcher. L'animal fait un pas en avant, mais l'autre enfant le tire de toutes ses forces et le fait reculer. Rires fous de la multitude. L'opération recommence dix fois, et dix fois c'est le même résultat, jusqu'à ce que le bo. if, furieux, fonce sur ses persécuteurs. Peine perdue. Toujours retenu par derrière, il tombe et on crie. Au bout de deux heures, la bête est épuisée ; elle s'écroule par terre exténuée et ses vainqueurs la tuent.



16 septembre. — Le steamer *Swale* est en vue. Il faut descendre, car plutôt je partirai, et plutôt nous pourrons établir la Mission. La population me dit au revoir. Le roi du marché est là avec plusieurs notables et une foule compacte. Au revoir donc, et à bientôt !

\* \* \*

A bientôt la fondation de Sainte-Croix d'Ibi et de Saint-Pierre Claver de *Rifle Soldiers*. Est-il possible d'imaginer des œuvres qui puissent promettre de plus beaux résultats ? Dans 10 ans, cela nous ferait 1,000 familles au moins !

Or, nous avons tout lieu d'espérer ces résultats, si le Gouvernement veut bien tenir ses promesses, si le peuple catholique de France nous aide de ses prières et de son concours, si de jeunes et vaillants missionnaires se lèvent pour venir nous donner la main !

LA LE

L'œuvre sur  
touchants dé  
anglais qui, s  
gnage d'estim  
Freynet, en lu

**L**A néc  
senti  
deux  
natio

était infesté c  
L'établissen  
lay, était loir  
Birmanie ; Ma  
cents milles au  
différent de ce  
de la basse Bi  
l'asile de Man  
vant supporter  
relatif qui s'y

faut  
irrons  
e roi  
com-

BIRMANIE MERIDIONALE

---

Saint-  
d'ima-  
beaux  
les au

LA LEPROSERIE DE RANGOON

---

e Gou-  
le ca-  
n con-  
lèvent

LETTRE DE M. FREYNET,

Des Missions Etrangères de Paris

---

L'œuvre sur laquelle la correspondance suivante contient de si touchants détails, est hautement apprécié par le gouvernement anglais qui, au 1er janvier dernier, donnait un éclatant témoignage d'estime et de reconnaissance à son dévoué fondateur, M. Freynet, en lui décernant la décoration du *Kaiser-i-Hind*.

---

LA nécessité d'une léproserie à Rangoon se faisait sentir depuis longtemps. Cette ville, qui compte deux cent mille habitants : Européens de toutes nations, Birmans, Indiens, Parsis, Chinois, etc., était infesté de lépreux.

L'établissement que le Père Wehinger a ouvert à Mandalay, était loin d'être suffisant pour la haute et la basse Birmanie ; Mandalay, d'ailleurs, est située à plus de trois cents milles au nord de Rangoon et son climat est tellement différent de celui du delta que les malheureux lépreux, qui de la basse Birmanie consentaient à chercher un refuge à l'asile de Mandalay, ne tardaient pas à en revenir, ne pouvant supporter ni les chaleurs excessives de l'été, ni le froid relatif qui s'y fait sentir de novembre à janvier. Dans le

delta, au contraire, la saison des pluies s'établit régulièrement de juin à octobre et tempère les chaleurs de cette époque de l'année.

Les pagodes, les hangars bâtis pour les voyageurs, de distance en distance, le long des routes, étaient le refuge de ces pauvres lépreux. Incapables d'un travail quelconque, repoussés par leurs proches, chassés des villages, ces infortunés étaient forcément condamnés au vagabondage et à la mendicité.

Un jour de fête bouddhiste, j'ai pu compter sur les marches qui conduisent à la grande pagode cinquante-deux lépreux, tous dans un état affreux de mutilation et de pourriture ; quelques-uns d'entre eux, incapables de se mouvoir, avaient été portés là par d'autres mendiants avec qui ils partageaient les recettes. La journée finie, les malheureux se retiraient dans un hangar pour y passer la nuit. Là, hommes, femmes et enfants, dans une promiscuité abominable, fumant l'opium et buvant l'*arack* (eau-de-vie de riz), cherchaient dans l'ivresse l'oubli de leurs maux. Ces pauvres gens étaient arrivés au dernier degré de l'immoralité et ils n'étaient pas loin de penser qu'étant rejetés de la société des autres hommes, ils n'avaient que faire des lois morales ou autres qui régissent la société humaine.

Ce vagabondage des lépreux était non seulement un spectacle odieux, mais encore un danger pour la partie saine de la population, car la lèpre, quoiqu'on en ait dit, est contagieuse et peut certainement se communiquer par inoculation. Une écorchure de l'épiderme, une ulcération des surfaces muqueuses, ou même la simple piqûre des moustiques et autres parasites sont autant de dangers de contagion ; la respiration même et les exhalaisons du lépreux, surtout si la gorge du malade est ulcérée, ce qui est ordinairement le cas dans la lèpre tuberculeuse la plus commune, sont aussi un danger. Je crois que le Père Damien a ainsi

contracté  
sacré au  
La cons  
La pre  
ble à l'ét  
procurer d  
de propre  
fallait que  
la ville à c  
autre côté,  
pour ne pa  
A enviro  
parfaitemen  
ombragé pa  
etc., etc., et  
luxuriante  
deur je trou  
maison dans  
Kemmineine  
Je demand  
acres (enviro  
étendue de  
ges à une c  
comprenant  
lépreux aura  
soit des légu  
Mais on ne  
vis que ce te  
tant à payer  
tion, une som  
pas obtenu tou  
Mgr Cardot  
cette œuvre u  
une Française,  
Rangoon, réuss



contracté la terrible maladie dans l'exercice de son ministère sacré au milieu des lépreux.

La construction d'un asile à Rangoon s'imposait donc,

La première chose était de trouver un terrain convenable à l'établissement projeté, un terrain où l'on pût se procurer de l'eau en abondance, car les bains et autres soins de propreté sont de toute nécessité dans une léproserie. Il fallait que ce terrain ne fût pas à trop grande distance de la ville à cause des approvisionnements quotidiens et, d'un autre côté, qu'il fût isolé et assez loin de toute habitation pour ne pas occasionner des réclamations justifiées.

A environ 8 kilomètres de Rangoon, un jardin convenait parfaitement à l'établissement projeté ; c'était un terrain ombragé par de beaux arbres fruitiers, jacquiers, manguiers, etc., etc., et tout tapissé de plants d'ananas ; la végétation luxuriante était une preuve certaine qu'à peu de profondeur je trouverait l'eau en abondance. Il n'y avait aucune maison dans le voisinage immédiat, et le grand marché de Kemmineine était à peine distant d'un mille.

Je demandai au gouvernement local une concession de 18 acres (environ 7 hectares). En demandant une si vaste étendue de terrain, mon plan était de bâtir de petits cottages à une certaine distance les uns des autres, chacun comprenant quatre cellules et entouré d'un jardin où les lépreux auraient pu s'occuper à cultiver soit des fleurs, soit des légumes ; j'aurais pu ainsi former un petit village. Mais on ne consentit à me céder que 5 acres. Lorsque je vis que ce terrain concédé à titre "gratuit", j'avais pourtant à payer aux occupants (*squatters*) comme compensation, une somme de 3,500 francs, je me consolai de n'avoir pas obtenu tout ce que j'avais demandé.

Mgr Cardot vint le premier à mon aide en consacrant à cette œuvre une somme de 1,000 roupies. Mme Johnston, une Française, femme du docteur en chef des hôpitaux de Rangoon, réussit par ses démarches multipliées, à ramasser

une somme de 3,000 roupies ; enfin, M. Harperink, un Hollandais et l'un des grands marchands de Rangoon, sachant que je ne connaissais personne dans la ville, voulut bien me servir d'introduit, et aller avec moi de maison en maison faire l'office de frère quêteur. Le gouvernement local et la municipalité contribuèrent aussi aux dépenses premières de l'établissement.

\* \* \*

Les constructions, commencées en mars 1896, furent menées rapidement, puisque, vers le milieu de mai, je pouvais déjà recevoir une vingtaine de lépreux et, au mois de novembre, j'avais de la place pour 50 malades.

Au début, je n'avais pas établi d'une manière stricte et sans exception la séparation des sexes. Si un couple m'arrivait, se disant mari et femme, je les acceptais et permettais la cohabitation. Malheureusement, quelques mois d'expérience m'apprirent que, pour ces infortunés, le lien du mariage était comme s'il n'existait pas, et que souvent la femme, même lépreuse, n'était pour son conjoint qu'un objet avec lequel il pouvait faire quelque profit et se procurer de l'opium ou de l'arak. J'établis alors en règle stricte que les femmes habiteraient une maison assez éloignée et séparée par une palissade des autres constructions. Je ne pris cette détermination qu'avec la plus grande répugnance ; pourtant l'expérience des sept années écoulées m'a démontré que ce système est celui qui présente le moins d'inconvénients.

\* \* \*

J'hésitais à construire un quartier réservé aux Européens ou aux Eurasiens (*métis*) atteints de la terrible maladie, quand je fus appelé à voir, en ville, un jeune lépreux né de

parents et  
relégué da  
avait envi  
de lèpre q  
de squelett  
cères. Touc  
vée aux lèp

Puis je r  
perdu sa mè  
nourrice in  
la nourrice é  
fait, et l'enf  
racteristiqu  
admise à l'hé  
infructueux,  
d'un mal inco  
blement dans  
elle y fut déco  
Petite Sœur c  
lèpre, les pied  
dénudée de tou  
avait conservé  
inscrite à l'asil  
édifiante, âgée

Pour toutes c  
tien des lépreux  
francs et les rec  
d'arriver à ce ch  
C'est alors que  
choisis parmi le  
pauvres marchands

parents européens, et qui depuis plusieurs années vivait relégué dans un taudis obscur d'où il ne sortait jamais. Il avait environ dix-neuf ans. La phtisie, spéciale à ce genre de lèpre qu'on nomme la lèpre sèche, l'avait réduit à l'état de squelette, ses jambres et ses bras étaient couverts d'ulcères. Touché de compassion, je bâtis une habitation réservée aux lépreux de cette classe, et je les pris.

Puis je reçus une Irlandaise, cette pauvre fille, ayant perdu sa mère dès sa naissance, fut confiée aux soins d'une nourrice indigène. Après quelques mois on s'aperçut que la nourrice était lépreuse, on la renvoya mais le mal était fait, et l'enfant développa dès l'âge de 12 ans les signes caractéristiques de la lèpre : anesthésie et tache. Elle fut admise à l'hôpital de Calcuta. d'où, après trois ans d'essais infructueux, les médecins la renvoyèrent comme atteinte d'un mal incurable et infectieux. Elle vécut alors misérablement dans quelque coin de la ville jusqu'au moment où elle y fut découverte par cet ange du ciel qu'on appelle la Petite Sœur des Pauvres. Aveugle, les yeux mangés par la lèpre, les pieds et les mains rongés jusqu'aux moignons, dénuée de toute ressource, aigrie par les souffrances, car elle avait conservé toutes ses facultés intellectuelles, elle fut inscrite à l'asile de Rangoon, où elle mourut d'une mort édifiante, âgée de 34 ans, après 22 ans de lèpre déclarée !

\* \* \*

Pour toutes ces constructions, indemnités à payer, entretien des lépreux, j'avais déjà dépensé une somme de 40,000 francs et les recettes, malgré mes démarches, étaient loin d'arriver à ce chiffre.

C'est alors que je formai un Comité d'hommes influents, choisis parmi les officiers du gouvernement et les principaux marchands de la ville. Il a le double avantage de



faire connaître l'asile et d'être pour le public une garantie que les fonds souscrits sont uniquement employés pour l'œuvre des lépreux. Ce Comité, à la tête duquel se trouve actuellement M. Fox, magistrat de la Haute Cour, se réunit quatre fois par an. Enfin la léproserie de Rangoon a été reconnue d'utilité publique.

\* \* \*

L'œuvre était fondée et les constructions suffisantes pour recevoir cinquante lépreux.

Dès le mois de mai 1896, je louai six charrettes que je devais faire désinfecter ensuite, et j'allai à la pagode et dans les hangars d'alentour, inviter les lépreux qui s'y trouvaient à venir habiter l'asile qui leur était ouvert. Trente-cinq consentirent à me suivre ; d'autres promirent de rejoindre leurs compagnons dans quelques jours ; d'autres enfin s'enfuirent à mon approche. Néanmoins j'étais heureux du résultat. Mes lépreux montés sur les charrettes arrivèrent à l'asile en chantant ; pas tous pourtant, puisque l'un deux que j'avais trouvé moribond expira quelques heures après son arrivée. J'eus le temps de le préparer à la mort et de le baptiser ; un autre, à toute extrémité, mourait le lendemain, régénéré aussi dans les eaux du baptême.

Je m'occupai aussitôt de fournir à chaque lépreux les habits convenables et de faire brûler les haillons dont ils étaient couverts. Aidé par un auxiliaire rétribué, je veillai à ce que tous les malades prissent un bain dont ils avaient grand besoin et nous fîmes les pansements nécessaires. Dieu ! quelle puanteur !

Le premier jour, nous fûmes obligés, mon assistant et moi, d'interrompre le travail. Enfin, à force de désinfectants, nous achevâmes notre tâche.

Quelques-  
saire de pan  
les débarras  
vants. Après  
de ceux mèn  
les malades  
l'objet ; pour  
Ces malhe  
rent pas à s'e  
été à souhait  
qui étaient ré  
permettant au  
d'aller comme  
ques pour y n  
de chasser les  
portant avec e  
leur convenan  
l'asile, je n'ava  
L'épreuve ét  
avait à faire p  
pas. Quelques  
dier, avaient  
cachés dans les  
d'autres lépreu  
missionnaires d  
solation de voir  
bon esprit et de  
sainte religion.  
Je dois dire in  
catholique, est o  
terrible maladie  
caste ou de relig  
parfaitement lib  
castes des Indie  
Chacun peut ven

Quelques-uns étaient dans un tel état, qu'il était nécessaire de panser leurs plaies plusieurs fois par jour, afin de les débarrasser des parasites qui les rongeaient tout vivants. Après quelques jours de traitement énergique, l'état de ceux mêmes qui étaient le plus atteints, s'améliora et les malades paraissaient satisfaits des soins dont ils étaient l'objet ; pourtant cela ne dura pas.

Ces malheureux, accoutumés au vagabondage, ne tardèrent pas à s'ennuyer de leur séjour à l'asile. Tout aurait été à souhait si j'avais consenti à soigner ceux d'entre eux qui étaient réduits à ne plus pouvoir tenir la rue, tout en permettant aux autres de continuer leur genre de vie, et d'aller comme devant, infester les bazars et les fêtes publiques pour y mendier. Dès le quatrième jour, je fus obligé de chasser les plus turbulents ; d'autres les suivirent emportant avec eux ce qu'ils trouvaient à leur portée et à leur convenance. Bref, quinze jours après l'ouverture de l'asile, je n'avais plus qu'une vingtaine de pensionnaires.

L'épreuve était rude. Pourtant, conscient du bien qu'il y avait à faire parmi ces malheureux, je ne me décourageai pas. Quelques lépreux de Rangoon, qui, honteux de mendier, avaient jusque-là traîné leur misérable existence, cachés dans les recoins de la ville, vinrent avec joie à l'asile ; d'autres lépreux chrétiens me furent aussi envoyés par les missionnaires des différents districts, et j'eus bientôt la consolation de voir se former un noyau de clients, animés d'un bon esprit et désireux de s'instruire des mystères de notre sainte religion.

Je dois dire ici que l'asile, quoique propriété de la Mission catholique, est ouvert à tous les malheureux atteints de la terrible maladie indépendamment de toute question de caste ou de religion. Une fois admis, le lépreux est laissé parfaitement libre sous le rapport religieux et même les castes des Indiens sont autant que possible respectées. Chacun peut venir à la chapelle où chaque jour le caté-

chisme est expliqué dans la langue birmane ; mais nul n'y est obligé.

Plusieurs motifs m'ont fait adopter cette ligne de conduite ; d'abord la crainte d'écarter un grand nombre de lépreux. Beaucoup ont en horreur la religion étrangère qu'ils ne connaissent que par les diatribes des talapoins et ils ne se résigneraient pas à venir s'il y avait obligation d'étudier la doctrine chrétienne. Rassurés sur ce point, ils viennent et, après quelques mois de séjour, les vieux préjugés tombent et ils ne tardent pas à demander à s'instruire. Je leur permets alors de suivre les instructions, mais je suis plus difficile lorsqu'il s'agit de leur conférer le sacrement de baptême, car j'ai lieu de craindre que le désir de faire plaisir au Père et de s'attirer ses petites faveurs, ne soit la raison déterminante de leur conversion. Aussi, je les éprouve pendant plusieurs mois, et le baptême solennel n'est conféré que les veilles de Pâques ou de Noël.

Le baptême *in extremis* est souvent administré ; depuis sept ans, plus de cent cinquante moribonds ont été ainsi régénérés.

\* \* \*

La première année de la fondation de l'asile, je n'avais qu'un auxiliaire pour m'aider à faire les pansements et entretenir la propreté. La seconde année, deux garde-malades : une Anglaise et une Allemande, qui étaient allées à Mandalay pour y soigner les lépreux, s'offrirent à venir à Rangoon. L'Anglaise n'y resta que trois mois ; mais Elisabeth, l'Allemande, se dévoua pendant deux ans à notre asile. Puis Mgr Cardot m'ayant fait venir des Franciscaines missionnaires de Marie, Elisabeth rentra comme garde-malade à l'hôpital de Rangoon. Les Franciscaines missionnaires de Marie, au nombre de six, font les pansements

chaque mati  
des établis  
Elles sont a  
qu'elles dépla  
sions qui se n  
J'ai dit q  
lépreux. Pen  
sant ; mais i  
plus connue,  
augmentait et  
l'admission à  
Le nombre c  
de 83. Si dan  
inconvenients,  
un asile de lép

De nouvelle  
y a quelques c  
ment primitif  
avec des appar  
la lessive des  
lépreux, pour ob  
Religieuses en  
Des travaux de  
ment urgents po  
nées.

Les ressource  
couvrir les dépe  
fiance que saint  
voudra bien insp  
de venir à mon s



chaque matin ; elles doivent encore veiller à la propreté des établissements et entretenir le linge des lépreux. Elles sont admirables de dévouement, et c'est à la charité qu'elles déploient que j'attribue le mouvement de conversions qui se manifeste parmi les malades.

J'ai dit que l'Etablissement était construit pour 50 lépreux. Pendant les deux premières années, cela fut suffisant ; mais à mesure que l'existence de l'Asile devenait plus connue, le nombre des lépreux qui se présentaient augmentait et, l'année dernière, je fus obligé de refuser l'admission à plusieurs malheureux.

Le nombre des lépreux vivant à l'asile atteignait le chiffre de 83. Si dans un hôpital ordinaire l'encombrement a des inconvénients, les dangers deviennent bien plus graves dans un asile de lépreux.

\* \* \*

De nouvelles constructions s'imposent donc. De plus il y a quelques changements urgents à faire dans l'établissement primitif : la buanderie doit être rebâtie et aménagée avec des appareils qui permettent de faire mécaniquement la lessive des vêtements, couverture, etc., ayant servi aux lépreux, pour obvier aux dangers imminents que courent les Religieuses en s'acquittant de cette partie de leur charge. Des travaux de terrassement et de maçonnerie sont également urgents pour faciliter l'écoulement des eaux contaminées.

Les ressources fournies par la charité locale suffisent à couvrir les dépenses courantes. J'espère et j'ai pleine confiance que saint Joseph, à qui j'ai dédié l'Etablissement, voudra bien inspirer à quelques âmes charitables la pensée de venir à mon secours.

EN CHINE

## LE SUICIDE

—  
LETTRE DU R. P. FLORENT ROBBERECHT  
—

**L** y a quelques jours, passant par un marché, je vis affiché un édit du mandarin préfet de Che-lan-fou. Les gros caractères de l'affiche attirèrent mon attention et je lus :

“ Pour le bien du peuple qui nous est confié, nous exhortons vivement à la concorde et à l'entente mutuelle tous nos sujets, surtout les époux. A cette occasion, nous fiétrisons la criminelle et détestable coutume, malheureusement trop répandue, de se suicider pour les plus petits différends de ménage. ”

Elle est, en effet, bien commune cette plaie du suicide.

Il y a peu de temps, à Kin-lang-ho, un homme marié et père de plusieurs enfants était allé emprunter une faucille chez un voisin. A son retour, sa femme lui demande brusquement pourquoi il ne s'était pas adressé à sa propre famille plutôt que de recourir à des étrangers. Le mari s'irrita à ce propos ; une altercation s'en suivit au cours de laquelle celui-ci s'emporta tellement que, pour se venger de sa femme, il avala une forte dose d'opium... se coucha sur son lit, et mourut bientôt sans douleur et sans regret.

Cette femme  
même manière  
il n'y eut plus  
L'an dernier  
médecins pour  
“ — Je sup  
voudrais pas l  
Elle raconte  
après leur ma  
Un jour je  
résidence.  
“ — Le Père  
me dirent-ils ;  
notre frère qui  
Je prends u  
vers la maison  
19 ans ; je le t  
parents. Je fis  
et donnai cette  
heureusement  
rendue peu apr  
Chinois fut enc  
de danger... Et  
Le jeune homme  
préparé à temps  
mande. Celle-ci  
deux époux se fi  
la victoire, aval  
visé, il eût perdu  
Du temps où  
Tuan cheou (be  
survenue entre e  
petite lampe à ht  
A ces suicides  
joindre ceux non

Cette femme, furieuse de plus en plus, se suicida de la même manière ; elle avala de l'opium et bientôt sous ce toit il n'y eut plus que deux cadavres et des enfants orphelins.

L'an dernier, une femme païenne venait demander des médecins pour sa fille malade.

“ — Je supplie le Père de m'aider, dit-elle, car je ne voudrais pas perdre mon dernier enfant. ”

Elle raconta que, de ses trois filles, les deux aînées, peu après leur mariage, s'étaient suicidées pour des vétilles.

Un jour je vois deux païens accourir en toute hâte à la résidence.

“ — Le Père a des médecines pour toutes les maladies, me dirent-ils ; n'en aurait-il pas pour sauver de la mort notre frère qui vient d'avalier de l'opium ? ”

Je prends un morceau de savon de Marseille et cours vers la maison du suicidé ; c'était un jeune homme de 19 ans ; je le trouvai étendu par terre, entouré de quelques parents. Je fis aussitôt délayer le savon dans l'eau chaude et donnai cette boisson au malade comme vomitif. Je n'étais heureusement pas arrivé trop tard, l'eau savonneuse fut rendue peu après et avec elle le dangereux poison. Le jeune Chinois fut encore malade quelques jours, mais il était hors de danger. . . Et pourquoi encore cette tentative de suicide ? Le jeune homme n'avait pas trouvé, le matin, son déjeuner préparé à temps ! Il fit à sa jeune épouse une verte réprimande. Celle-ci supporta mal les reproches. Lorsque les deux époux se furent bien injuriés, le mari, pour s'assurer la victoire, avala de l'opium et, sans mon remède improvisé, il eût perdu certainement la vie.

Du temps où j'étais à Ma-tcha-pin, la belle-sœur du *Tuan cheou* (bourgmestre) se suicida à la suite d'une rixe survenue entre elle et son mari pour avoir renversé une petite lampe à huile.

A ces suicides commis par désespoir ou dépit, il faut joindre ceux non moins communs commis par haine pour



nuire juridiquement à quelqu'un, car il existe en Chine une loi inique qui rend responsable d'un suicide celui qui en a été l'occasion. Un Chinois veut-il se venger de son ennemi, il se suicide ; sa famille portera plainte au tribunal et fera condamner la partie adverse comme cause de la mort du parent.

Dans ma chrétienté de Houa-ko-pin, un fait de ce genre s'est passé il y a deux ans et le procès intenté à ce sujet n'est pas encore terminé.

Un jeune vaurien de 17 ans avait volé le cheval d'un de nos néophytes. Selon la coutume, celui-ci avisa aussitôt les notables de l'endroit qui s'en furent chez le père du voleur et réclamèrent satisfaction. Il n'y avait pas d'autre alternative que de rendre le cheval, de payer une amende ou bien d'être dénoncé au tribunal du sous-préfet. A l'instigation de son père, le voleur se pendit à un arbre du jardin et, avant que le chrétien, muni des témoignages des anciens de la localité, arrivât au tribunal, une accusation était déjà présentée contre lui comme ayant occasionné par d'injustes réclamations et menaces, la mort du jeune homme ! Le chrétien eut beau protester de son innocence, il fut mis en prison et relâché seulement lorsque le tribunal apprit qu'il était chrétien. Mais les satellites n'en cherchent pas moins à remettre à chaque occasion l'affaire sur le tapis pour soutirer quelques sapèques.

Un autre fait : Non loin d'ici, je connais un païen lettré et très riche, dont la sœur était veuve et mère de deux fils. C'est la coutume, en Chine, de donner de temps à autre un festin public. Les parents et amis arrivent, apportant qui 300, qui 500, qui 1,000 sapèques, qu'on offre au maître de la maison et qui seront restituées lorsqu'on fera un festin à son tour. Cette veuve avait invité parents et amis à un dîner de ce genre et, pour régaler ses hôtes, elle avait acheté un porc gras. Le prix en était déjà payé à moitié, lorsque survint un ennemi de la veuve qui proposa au ven-

deur de lui ac  
En agissant a  
nemie. Le m  
désespoir de l  
ses invités. C  
pour se venge  
teur fut auss  
constater par  
genre, arriva s  
laissa dans ce  
coûté son porc

Une autre r  
mière, existe p  
vre est décou  
tâchent de ruin  
sur leur terrai  
son, ou sur leur  
A Ma-tcha-p  
loin de la réside  
pendu à un arb  
Houang-len-pan  
lui devait quel  
le paiement de  
violente fureur  
débiteur, il n'av  
sur son champ.  
La famille Ho  
préfet. Le mand  
constater par lu  
qu'on apportât l  
deux journées po  
soumis à l'exame

deur de lui acheter l'animal à un prix beaucoup plus élevé. En agissant ainsi, il jouait un très mauvais tour à son ennemie. Le marché fut conclu et le porc vendu au grand désespoir de la veuve, qui n'avait ainsi plus rien à offrir à ses invités. C'était pour elle le comble du déshonneur et, pour se venger, elle prit de l'opium et se suicida. L'acheteur fut aussitôt accusé. Le mandarin, qui doit toujours constater par lui-même les meurtres et les accidents de ce genre, arriva sur le lieu du suicide. L'inculpé fut puni et laissa dans ce procès dix fois plus d'argent que ne lui avait coûté son porc.

\* \* \*

Une autre responsabilité, plus lourde encore que la première, existe pour celui sur la propriété duquel un cadavre est découvert. Que de fois des gens mal intentionnés tâchent de ruiner leurs adversaires en jetant un cadavre sur leur terrain, ou en se donnant la mort dans leur maison, ou sur leurs champs.

A Ma-tcha-pin, j'appris un jour, qu'on avait trouvé non loin de la résidence, sur le champ d'un païen, un cadavre pendu à un arbre. C'était celui d'un de nos voisins nommé Houang-len-pan. Le laboureur, propriétaire de ce terrain, lui devait quelques *légatures*. Ayant vainement réclamé le paiement de sa dette, Houang-len-pan entra dans une violente fureur et, pour créer mille désagréments à son débiteur, il n'avait rien trouvé de mieux que de se pendre sur son champ.

La famille *Houang* porta aussitôt accusation chez le sous-préfet. Le mandarin, trop vieux et trop infirme pour aller constater par lui-même les causes de la mort, ordonna qu'on apportât le cadavre à son tribunal. Le cercueil mit deux journées pour arriver au tribunal où le cadavre fut soumis à l'examen du mandarin. L'inculpé ne put racheter

sa vie qu'à prix d'argent. Le mandarin, les satellites et la famille du défunt, eurent l'occasion de se garnir les poches aux frais du malheureux.

Quelques cas de suicides sont particuliers à la classe riche. Ainsi, un grand mandarin est-il condamné à mort pour quelque crime, aussitôt après l'exécution, sa famille, souvent, se suicide pour échapper au déshonneur.

Lorsque, les troubles des Boxeurs terminés, les fauteurs en furent punis, sur la demande des puissances européennes, Che-sin, président du ministère de l'Intérieur, et Hu-chen-ie, vice-président du ministère de la justice, furent décapités par ordre impérial. Après l'exécution, la famille des défunts obtint la grâce de recueillir les cadavres et de les enterrer honorablement. Les sacrifices, les libations et chants d'usage terminés, les parents s'en retournèrent à la maison ; les femmes, fils et filles des condamnés se suicidèrent tous.

Pour les grands, il est un suicide légal qui remplace la peine de décapitation. Dans ce cas, la commutation est signifiée aux condamnés par le délégué que l'empereur a chargé d'assister à l'exécution de la sentence. Cet officier se rend à la demeure du condamné, se le fait amener et lit devant lui le décret impérial. Le mandarin s'est revêtu pour la circonstance de ses meilleurs habits, mais n'a plus le globule sur son bonnet, et prosterné à terre, il écoute la lecture du document. On lui laisse ensuite le choix de mourir, soit par la strangulation, soit par le poison. Dans le premier cas, le condamné passe lui-même autour de son cou une corde en soie que deux de ses serviteurs doivent tirer pour lui donner la mort. Dans le second, il boit une coupe de vin mêlé d'un poison foudroyant, tel que des feuilles d'or ou de l'opium. Le commissaire impérial ne quitte la maison que lorsqu'il s'est assuré du décès et va rendre compte ensuite de sa mission à l'empereur.

Plusieurs grands mandarins impliqués dans la révolte

des Boxeurs  
étrangers, pé  
président du  
dent du minist  
pas illusion su  
tation fût fait  
nir), et se suic  
Les hauts  
sont pas toujo  
une coutume in  
cès plutôt que  
ment ceux qui,  
à accomplir la  
plus d'une fois  
suite d'une infc  
tôt que d'encou  
En 1894, dur  
de Ouai-hai-oue  
par les forces  
officiers se donn  
était cependant  
mieux approxi  
ciers de tenir têt  
tailles précédent  
la dégradation.  
préféra se tuer q  
Le suicide va j  
Chine, lorsqu'il e  
Un décret impéri  
règne de Kouan  
arcs de triomphe  
femmes qui préfè  
les mains des Box



des Boxeurs et condamnés sur la demande des ministres étrangers, périrent de cette manière, notamment In-men, président du tribunal des censeurs ; Chaa-hu-hiao, président du ministère de la justice. D'autres, qui ne se faisaient pas illusion sur leur sort, n'attendirent pas que la commutation fût faite (peut-être craignaient-ils de ne pas l'obtenir), et se suicidèrent de différentes manières.

Les hauts personnages qui se donnent ainsi la mort ne sont pas toujours des criminels. La cour de Pé-king, d'après une coutume invétérée et déplorable, récompense les succès plutôt que les mérites et châtie souvent impitoyablement ceux qui, malgré des efforts réels, n'ont pu parvenir à accomplir la tâche qui leur était imposée. On a vu plus d'une fois des personnages très recommandables, à la suite d'une infortune tout à fait imméritée, se suicider plutôt que d'encourir le blâme de leurs " Majestés Jaunes ".

En 1894, durant la guerre sino-japonaise, après la bataille de Ouai-hai-ouai, où toute la flotte chinoise fut anéantie par les forces japonaises, l'amiral Ting et plusieurs de ses officiers se donnèrent la mort. La faute de la défaite n'en était cependant pas à eux. Si le gouvernement chinois avait mieux approvisionné ses navires, il aurait permis à ses officiers de tenir tête à l'armée japonaise. Mais, dans les batailles précédentes, on avait vu les officiers vaincus subir la dégradation... Le même sort attendait l'amiral et il préféra se tuer que d'être déshonoré.

Le suicide va jusqu'à être regardé comme un honneur en Chine, lorsqu'il est commis pour sauvegarder son honnêteté. Un décret impérial du 21<sup>e</sup> jour, 5<sup>e</sup> lune de la 27<sup>e</sup> année du règne de Kouang-Su (6 juillet 1901), ordonne d'ériger des arcs de triomphe aux endroits où se sont suicidées plusieurs femmes qui préférèrent mourir plutôt que de tomber entre les mains des Boxeurs.

\* \* \*

Pour en revenir à ce que nous disions au commencement, le suicide est, avec le dérèglement des mœurs et la passion de l'opium, le pire fléau de la Chine. Une réforme urgente s'impose donc. Mais quel remède sera assez efficace pour guérir un mal si profond ? Quelle puissance pourra relever le sentiment moral si déchu dans cette masse corrompue ? Seront-ce les inventions modernes, les découvertes scientifiques de l'Europe ? Non ! La seule puissance assez forte pour vaincre ce monstre, c'est le christianisme. Dieu veuille faire luire sur la Chine infidèle le rayon de sa grâce et briser les chaînes qui la retiennent sous le joug de Satan ! Répétons souvent cette prière de saint François-Xavier : *Memento, Domine, abs te animas infidelium procreatas !* (Souvenez-vous, Seigneur, des âmes des infidèles, car c'est vous qui les avez créées).


LE LO

Sou

Par Mgr C

C'est au retour  
partie du diocèse  
au Territoire du  
été rédigées. Le  
tif à son itinéraire  
depuis Las Cru  
sur la frontière  
ressante et pitto  
peu connues. Ce  
courant de la pl

Pays peu con  
bien différen  
Transcont

UCSON  
ler ? Où  
Il y  
un pers  
tardait. J'allais

ancement,  
passion  
urgente  
ace pour  
ra relever  
rompue ?  
es scienti-  
sez forte  
ieu veuille  
àce et bri-  
le Satan !  
is-Xavier :  
rocreatas !  
car c'est

ETATS-UNIS

---

## LE LONG DU RIO GRANDE

---

### Souvenirs d'une visite pastorale

Par Mgr GRANJON, évêque de Tucson

---

C'est au retour d'une laborieuse tournée apostolique dans la partie du diocèse de Tucson qui appartient géographiquement au Territoire du Nouveau-Mexique, que les pages suivantes ont été rédigées. Le distingué et savant prélat avait donné pour objectif à son itinéraire les stations échelonnées le long du Rio Grande, depuis Las Cruces (Nouveau-Mexique) jusqu'à El Paso (Texas) sur la frontière mexicaine. Nous allons le suivre dans cette intéressante et pittoresque pérégrination à travers des régions encore peu connues. Ce simple récit des incidents du voyage tracé au courant de la plume sera lu avec le plus grand intérêt.

---

#### I.

**Pays peu connu. — Diocèse immense. — Un évêque bien différent des évêques d'Europe. — A bord du Transcontinental Railroad. — Un réformateur.**

**T**UCSON ? l'Arizona ? Qui en a jamais entendu parler ? Où cela se trouve-t-il sur la mappemonde ?

Il y a quelque temps, j'eus l'occasion d'écrire à un personnage éminent de Belgique. La réponse tardait. J'allais renoncer à l'attendre, lorsque un ami com-



mun me fit savoir que mon correspondant, ébahi, avait tout d'abord mis en doute l'existence et de l'Arizona et de son évêque ; puis, pris de scrupules, il était allé aux renseignements... Le pli attendu arriva enfin, attestant chez son auteur l'acquisition d'une nouvelle donnée géographique. Tant il est vrai que l'on vieillit en apprenant tous les jours quelque chose.

L'Arizona, donc, existe bel et bien. Sur la carte de l'Amérique du Nord, vous le trouverez dans la région Sud-Ouest des Etats-Unis, par 33° de latitude nord et 113° de longitude ouest ; borné au Nord par l'Utah, à l'Est par le Nouveau-Mexique, au Sud par le Mexique, et à l'Ouest par la Californie. Son étendue est de 293,000 kilomètres carrés. Ce qui fait, avec la partie du Nouveau-Mexique comprise dans le diocèse de Tucson, une superficie totale de 310,000 kilomètres carrés, ou près des deux tiers de la France.

Quel immense diocèse ! direz-vous. Oui, immense par l'étendue, mais petit par la population. Il ne compte que 125,000 âmes. Un quart, tout au plus, est catholique.

Vingt-cinq missionnaires se partagent la conquête de ces vastes régions et desservent 49 missions munies de chapelles, et une centaine de stations sans chapelles, dispersées sur tous les points du Territoire, à des distances parfois énormes l'une de l'autre.

\* \*

L'évêque partage leur travaux et, comme il n'a, à ses côtés, ni surnuméraires, ni le corps vénérable des chanoines, cette *illustrissima adstantium corona*, qui entoure le trône de nos évêques d'Europe, il est à lui-même son propre vicaire général, son propre chancelier, son secrétaire général et particulier, son sacristain souvent et son servant de messe ; sans parler des menues besognes. En ce pays de dé-

mocratie à  
qui est orn  
heures, l'u  
d'un outil  
moins qu'a  
l'écurie pou  
du gouver  
attelage. D

Doux pay  
en bien des  
mauvais côt  
locales, les  
brèches à l'é  
ici, en ce  
limites le pr

Dans une  
futile et ma  
sociales et les  
est souverain  
en parlant à  
simplement :  
mettant en f  
How do you  
Toute autre t

Il y a six  
printemps, bi  
l'hiver et l'été  
m'acheminai v  
du Grand Ex  
Francisco, le C

L'expression

mocratie à outrance, la main qui tient la crosse et le chef qui est ornée de la mitre à l'église, apparaissent à d'autres heures, l'un coiffé d'un *sombrero* mexicain, l'autre armé d'un outil de jardinage, d'une varlope ou d'une truelle, à moins qu'ayant à voyager, Sa Grandeur ne se dirige vers l'écurie pour atteler son vieux cheval et prendre les rênes du gouvernement, relativement facile, de son modeste attelage. De tout cela nul ne s'offusque.

Doux pays, n'est-ce pas ? — Il faut distinguer : comme en bien des choses, il y a en ce mode de vie un bon et un mauvais côté ; mais il reste vrai, qu'étant données les mœurs locales, les inconvénients, très graves, que de pareilles brèches à l'étiquette entraîneraient ailleurs, n'existent pas ici, en ce pays neuf, rude, poussant jusqu'aux dernières limites le principe du " nivellement ".

Dans une société farcie de doctrines égalitaires, il scraït futile et maladroit de vouloir insister sur les distinctions sociales et les prérogatives du rang. Ici "le peuple souverain" est souverainement chatouilleux à cet égard. En Angleterre, en parlant à un évêque, l'on dit : *My Lord* ; ici, c'est tout simplement : *Sir* ou Monsieur ; les amis et connaissances, se mettant en frais de politesse, vous accostent en disant : *How do you do, Bishop ?* (Évêque, comment allez-vous ?) Toute autre formule, à leurs yeux, sentirait la servilité.

\* \* \*

Il y a six semaines, par une belle matinée, disons le printemps, bien qu'il n'y ait en Arizona que deux saisons, l'hiver et l'été, je me munis de ma valise de voyage, je m'acheminai vers la gare de Tucson et " montai à bord " du Grand Express qui relie la Nouvelle-Orléans à San-Francisco, le Golfe du Mexique à la Côte du Pacifique.

L'expression " monter à bord ", universellement em-

ployée, est très juste. C'est bien une "traversée" que vous allez faire. La distance parcourue entre les deux villes sus-nommées est de près de 4,000 kilomètres. Le voyage dure quatre jours. Une couchette vous est assignée, un peu étroite, naturellement, et assez mal aérée, mais très propre. Le soir venu, brisé de fatigue, vous vous y étendez avec reconnaissance, bercé par les roulis des immenses wagons.

Au lieu des plaines liquides de l'Océan, ce sont les plaines interminables, arides et nues, du grand Sud-Ouest Américain, que votre locomotive géante fendra de son étrave, car votre locomotive a une proue, destinée à couper la résistance, non des flots salés, mais du gros bétail égaré sur la voie. La plupart du temps, c'est la même monotonie qu'en mer. A droite, à gauche, des étendues sans limites, solitaires, fatiguent le regard. Au-dessus de votre tête, une immense hémisphère d'azur, surchauffée pendant les longues heures du jour par un soleil ardent.

La première journée est la plus fatigante, et, pour compléter la ressemblance, il est des constitutions faibles qui ne manquent pas, le premier jour, d'éprouver un malaise analogue au mal de mer. Puis le corps s'y fait. L'on compte les jours, plus tard les heures, qu'ils reste à demeurer à bord.

Les meilleurs moments de la traversée sont les matins, alors que, reposés par un sommeil régénérateur et refaits par un déjeuner à la fourchette, les passagers se sentent gais, d'humeur loquace et renouent les conversations entamées la veille. On reprend les discussions de longue haleine, pour lesquelles la nuit qui porte conseil, a fourni de nouveaux arguments.

Je ne puis me remémorer sans sourire le colloque que j'eus, un jour, en pareilles circonstances, avec un brave Américain de Chicago, habitant depuis peu l'Arizona et qui, faute de lui avoir été dûment présenté par un tiers, à l'américaine, avec mes titres et qualités, ignore jusqu'au

bout qui j'é  
romain, un m  
venu s'asseoi  
de suite, la co  
dant quel di  
résidence à T  
" — Ah !

que ?

" — Parfai

" — Eh b

Est-il Améric

" — Non il

" — Ah c'e

tion, une thé

bien cela — o

ricains, un ch

l'Eglise cathol

parle à bon e

se réunissant

gigantesque de

gère, décrèter

tout le reste.

Eglise catholig

" — Permet

mais ne vous s

indépendante,

par là-même d'

Je prononçai

Mon interloc

sa thèse avec e

un élément in

avoir le clergé,

cela était catho

dante, pouvait

Comme il éta



bout qui j'étais. Ce bon Yaukee, ayant reconnu, au collet romain, un membre du clergé catholique, était aimablement venu s'asseoir à mon côté. Les saluts échangés, il engagea, de suite, la conversation sur le terrain religieux, me demandant quel district je desservais. Je lui dit que j'avais ma résidence à Tucson.

“ — Ah ! vous habitez Tucson ! Connaissez-vous l'évêque ?

“ — Parfaitement ! répondis-je, sans rire.

“ — Eh bien ! dites-moi, quelle espèce d'homme est-ce ? Est-il Américain ?

“ — Non il est Français.

“ — Ah c'est que, voyez-vous, j'ai une idée, une conviction, une théorie à moi. Le jour viendra, — rappelez-vous bien cela — où tous les évêques des Etats-Unis étant américains, un changement profond s'opèrera dans le sein de l'Eglise catholique. Je suis moi-même catholique, et je vous parle à bon escient. Ce jour-là donc, l'épiscopat américain, se réunissant en session solennelle, pénétré de la puissance gigantesque de ce pays, impatient de toute ingérence étrangère, décrètera l'autonomie absolue, en religion, comme en tout le reste. Nous aurons alors un pape américain, une Eglise catholique américaine. . .

“ — Permettez, insinuai-je ; pardon de vous interrompre ; mais ne vous semble-t-il pas que cette Eglise américaine et indépendante, cette Eglise nationale de vos rêves, cesserait par là-même d'être l'Eglise *catholique* ? ”

Je prononçai avec emphase le mot *catholique*.

Mon interlocuteur ne saisit pas. Il continua de développer sa thèse avec enthousiasme. L'unité, selon lui, n'était point un élément indispensable. Il suffisait que l'on continuât à avoir le clergé, les églises, la messe et les sacrements. Tout cela était catholique. Donc. . . l'Amérique, libre et indépendante, pouvait voler de ses propres ailes, etc., etc.

Comme il était de bonne foi, j'essayai d'éclairer ce cerveau

quelque peu nébuleux. L'explication fut longue et il fallut commencer *ab ovo*. Il m'écoutait courtoisement. Par manière de péroraison, j'ajoutai que ma conviction à moi, c'était qu'aucun évêque d'Amérique, pas un seul, ni maintenant ni plus tard, n'entrerait dans la voie qu'il souhaitait...

— Est-ce que, par hasard, vous seriez Français, vous aussi ? ” me dit-il.

Hélas ! j'en avait été pour mes frais d'éloquence, et je dois dire, à ma honte, que toute ma logique avait fait fiasco complètement.

Je me consolai de ce déboire en songeant que ce profond penseur et hardi réformateur, lequel prétendait, du reste, avoir reçu une formation très soignée dans un collège ecclésiastique, était à peu près seul de son espèce en ce vaste pays où, à défaut, peut-être, d'une éducation religieuse approfondie, le bon sens domine et sauvegarde l'orthodoxie.

Pour arriver à la Cruces, point de départ de ma tournée pastorale, j'avais à franchir tout d'une traite 566 kilomètres. A El Paso, où j'arrivai la nuit, je devais passer de la ligne du Pacifique Sud à celle de Santa-Fé, à condition toutefois, de ne pas éprouver de retard en route.

Manquer la correspondance, dans ces parages, est chose fort malencontreuse, les trains ne passant qu'une fois toutes les vingt-quatre heures. Or ce fut précisément ce qui m'échut.

Le train, pour une raison ou pour une autre, s'était attardé plus qu'à raison dans la traversée des déserts du Sud-Arizona. Longtemps avant d'entrer en gare de Deming, premier arrêt sur le territoire du Nouveau Mexique, à 135 kilomètres d'El Paso, où je devais changer de train, j'avais acquis la certitude, corroborée par la déclaration du conducteur du train, que nous arriverions trop tard à El-Paso pour rejoindre l'express qui remonte le Rio Grande. Ce serait désolant. Vingt-quatre heures de retard.

Le len  
où tout é  
Mexicain.  
Je me mis  
regardant  
aride qui

Les ama  
gneusemen  
choix, la tr  
pect du pay  
américain,  
toire : Ariz  
De quelq  
à perte de  
gnées d'alcal  
vaste embra  
porte qu'en  
maigres de  
C'est la bro  
mot le dés  
invariableme  
dénudées, d'u  
de même, à  
à leur origin  
inhabitables,  
tent aucun no  
lage retiennen  
explorateurs e  
sont des noms  
lité profondér  
montagnes de S

Le lendemain, un dimanche, on m'attendait à Las Cruces, où tout était prêt pour la confirmation, et où une foule de Mexicains devaient se réunir cinq ou six lieues à la ronde. Je me mis à réfléchir sur les moyens de tourner la difficulté, regardant mélancoliquement à travers les vasistas la plaine aride qui fuyait derrière nous.

\* \* \*

Les amateurs de riants paysages font bien d'éliminer soigneusement de leur itinéraire, si tant est qu'ils aient le choix, la traversée de l'Arizona par la ligne du Sud. L'aspect du pays est d'une nudité sauvage. C'est le grand désert américain, lequel a donné sans doute son nom à ce territoire : Arizona (la zone aride).

De quelque côté que vous tourniez le regard, ce ne sont à perte de vue, que plaines stériles, sablonneuses, imprégnées d'alcali ; la reverbération du soleil produit comme un vaste embrasement de lumière blanche, que l'œil ne supporte qu'en clignant fortement. Ça et là quelques touffes maigres de sauge pâle et des cactus en variétés infinies. C'est la brousse, la steppe, le *llano* des Mexicains, en un mot le désert. L'horizon, toutefois, repose la vue. Il est invariablement fermé par de hautes montagnes rocheuses, dénudées, d'un aspect désolé et farouche, intéressantes tout de même, à cause des silhouettes bizarres qu'elles doivent à leur origine volcanique. Dans ces régions inhabitées et inhabitables, ces massifs enchevêtrés de montagnes ne portent aucun nom. Seules, les monts avoisinant quelque village retiennent le vocable dont les baptisèrent les anciens explorateurs espagnols, au temps de la conquête. Alors ce sont des noms gracieux, chrétiens, qui attestent la mentalité profondément pieuse de ces grands voyageurs : les montagnes de Santa Rita, de Santa Catalina, de Sacramento,



de San Simon, San Pedro, Santa Cruz. La plupart de ces pics sont inaccessibles. Presque toutes ces rangées de montagnes sont vierges encore du pas de l'homme. Nulle route, cela va sans dire : il n'y en a même pas dans les plaines.

\* \*

C'est le domaine incontesté des bêtes sauvages, la demeure des aigles et des vautours, le refuge inviolable des antilopes, des daims et autres grands gibiers.

Il y a quelques semaines, un Mexicain apporta à Tucson la dépouille d'un tigre superbe, qu'il avait réussi, avec sa meute de chiens, à acculer dans un antre de la montagne. Tandis que, écumants d'ardeur, les braves bêtes, à l'entrée de la caverne, tenaient en échec le fauve frappé de stupeur le Mexicain entassait des branches sèches tout près de l'ouverture, et y mit le feu. Cette fumigation improvisée força le félin à quitter son repaire. Il s'élança à travers les flammes, mit en pièces deux ou trois chiens, et d'un bond vertigineux gagna la montagne. Le Mexicain, bon tireur, l'abattit, l'instant d'après, d'une balle de son Winchester. La robe de l'animal était magnifique...

On se demande encore, à Tucson, d'où venait ce carnassier, et comment il se trouvait-là. Car si les ours abondent, ainsi que les pumas et les chats sauvages, il est bien rare de rencontrer le tigre.

\* \*

Dans la course haletante de notre infatigable locomotive, emportant à sa suite le poids énorme de 8 à 10 wagons, longs de 25 mètres, et lourds comme des maisons, les kilomètres succédaient aux kilomètres, dans l'uniformité lassante de la plaine sans fin. L'air était suffoquant. La pous-

sière de la  
s'échappai  
de sueur.  
jeu aux p  
ronflaient  
tres, affalé  
sans parler  
Evidem  
se faisait  
ment. A d  
peur génér  
vages, affc  
haleine, cr  
fois, un de  
attirait l'at  
Au fond  
poussière, d  
ment à la  
une force n  
approche, o  
pent. Ce so  
sur leur pas  
plaçant les  
Chacun a  
rien, d'une c  
jours, en ma  
route que no  
et Deming, c  
ne me souv  
l'avoir obser  
pied des m  
lacs — aux  
admirables, a  
s'y méprenne  
vent. Tourme

sière de la voie, mêlée à la fumée et aux cendres fines qui s'échappaient de la locomotive, se collait au visage baigné de sueur. Bouche bée et les bras étendus pour donner du jeu aux poumons, les plus heureux parmi les voyageurs ronflaient confortablement, sans souci des voisins. D'autres, affalés sur leur siège, se bornaient à exister, sans lire, sans parler, sans penser.

Evidemment, la monotonie de cette longue après-midi se faisait sentir sur tout le monde, produisant l'accablement. A de rares intervalles, un incident secouait la torpeur générale. Tantôt c'était une troupe de chevaux sauvages, affolés par le léviathan de fer et fuyant à perdre haleine, crinière au vent, à travers la brousse. D'autres fois, un des phénomènes étranges particuliers à ce pays, attirait l'attention.

Au fond de la plaine, de gigantesques tourbillons de poussière, droits comme des colonnes, se mouvaient lentement à la surface, en tournant sur leur axe, poussés par une force mystérieuse, dans un air calme. Quand on s'en approche, on perçoit un son pareil au sifflement d'un serpent. Ce sont des trombes en miniature, qui balaient le sol sur leur passage, labourant la terre en ligne droite et déplaçant les couches de sable.

Chacun a entendu parler du mirage. Ce phénomène aérien, d'une observation rare en Europe, se produit, tous les jours, en mains endroits de l'Arizona. Précisément sur la route que nous suivions, il est un point, entre Lordsburg et Deming, où ce spectacle est visible, invariablement. Je ne me souviens pas d'être passé là une seule fois sans l'avoir observé. Au delà de la plaine, très au loin, vers le pied des montagnes, un lac — parfois une succession de lacs — aux eaux claires et tranquilles, bordé de futaies admirables, apparaît au regard ravi. Les gens du pays ne s'y méprennent pas. Mais les étrangers s'y trompent souvent. Tourmentés de chaleur et de soif, ils convoitent la

volupté de ces bosquets aux frais ombrages, vision attirante de champs Elyséens. L'on m'a même affirmé qu'on a vu des bestiaux, errant en liberté dans les plaines à la recherche d'un peu d'eau, se laisser décevoir par ces apparences trompeuses et venir mourir de soif et de fatigue sur l'emplacement des jardins évanouis.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce dernier point, il est hors de doute qu'aux temps relativement peu anciens où le voyageur, allant de Kansas City ou de St-Louis à la côte du Pacifique, faisant la route en charrette, où à cheval, en compagnie de longues caravanes formant convoi pour se défendre des attaques des Peaux-Rouges, bien des malheureux, délirant sous la torture de la soif et d'un soleil inexorable, s'obstinant à poursuivre ces fantômes qui reculaient devant eux, blanchirent de leurs ossements les sables du Désert. . .

Ainsi en-va-t-il dans ce bas monde ! Ne sommes-nous pas tous plus ou moins victimes de mirages décevants ? Malheur à qui, se laissant séduire et les poursuivant follement, s'écarte du droit chemin et va se perdre dans ces régions désolées et arides, sans eau ni sentier, dont parle l'Écriture : *Terra deserta, et invia, et inaquosa !* La mort la plus horrible attend ces égarés de la vie : la mort de la soif. Plus ils se précipitent, dans une course effrénée, plus s'éloigne, devant eux, l'image spécieuse du bonheur fictif et fuyant, qu'ils poursuivent jusqu'à ce qu'enfin, découragés mais non désabusés, pantelants, leur soif inassouvie, ils aillent succomber misérablement dans quelque solitude où leurs amis d'un jour les auront abandonnés.

Ces réflexions ont souvent hanté mon esprit en voyageant dans cette région des mirages.

\* \* \*

Un soir, ce  
le coucher de  
attention. Pr  
épaisse, avait  
allions au de  
trâmes au mi  
ployés du tra  
ser les vitres  
grésil et de sa  
dilles, battit  
rage et un cr  
plus d'encomb  
(*sand-storm*)  
née avait été  
et lourd, précu  
parfois d'une  
passage, rasant  
tout d'un coup  
pareille occur  
gineuse de l'ora  
longe à plat ve  
de la plaine for  
raison inverse  
comme elle est  
qu'hommes ou l

Tous ces phén  
étranges, évoque  
relle, le souvenir  
de l'Arabie, dont



Un soir, comme nous approchions de Deming, peu avant le coucher du soleil, un autre ordre d'idées occupa mon attention. Presque soudainement une immense nuée, noire, épaisse, avait apparu dans l'Est, à fleur de terre. Nous allions au devant d'elle, à toute vapeur. Bientôt nous pénétrâmes au milieu d'elle. La nuit se fit subitement. Les employés du train se hâtèrent d'allumer les lampes, de baisser les vitres des wagons. Au même instant une pluie de grésil et de sable, une avalanche de poussières et de brindilles, battit les carreaux et les toitures avec une vraie rage et un crépitement de grêle. Nous traversions, sans plus d'encombre d'ailleurs, une de ces tempêtes de sable (*sand-storm*) qui règnent, en été, dans le désert. La journée avait été d'une chaleur intense, avec le calme, oppressif et lourd, précurseur des orages. Ces ouragans de sable sont parfois d'une violence extrême, emportant tout sur leur passage, rasant des collines, comme par magie, changeant tout d'un coup, en un instant, la configuration du pays. En pareille occurrence, le bétail, surpris par la rapidité vertigineuse de l'orage, incapable d'y échapper par la fuite, s'allonge à plat ventre, la tête appliquée sur le sol. Les poneys de la plaine font de même. La durée de la tempête est en raison inverse de sa vélocité. Généralement elle passe comme elle est venue, subitement, et l'on ne sache pas qu'hommes ou bêtes y aient jamais péri par suffocation.

## II

### Histoire de chameaux

Tous ces phénomènes et bien d'autres encore, non moins étranges, évoquent, par une association d'idées toute naturelle, le souvenir des descriptions du Sahara et des déserts de l'Arabie, dont se bercèrent nos imaginations d'enfants.

En fait, les points de ressemblance entre les déserts que je traverse et les grands déserts africains sont si nombreux et si justes que tous les voyageurs en sont frappés. Souvent l'on pourrait se croire en Orient. C'est le cas, notamment, dans les anciennes *haciendas* et les *pue blos* espagnols qui ont survécu à l'envahissement du Territoire par l'élément anglo-saxon.

Les premiers colons américains, qui pénétrèrent en Arizona il y a une cinquantaine d'années, éprouvèrent à tel point cette impression de déserts arabiques, qu'ils se mirent en tête d'introduire et d'utiliser, à l'instar des Arabes, le chameau et le dromadaire. L'histoire de cette tentative, qui tourna mal, est à la fois épique et amusante.

\* \* \*

Le premier qui en conçut l'idée ne fut autre que l'illustre Jefferson Davis, nommé plus tard Président de la Confédération du Sud. C'était en 1851 ; la session du Congrès touchant à sa fin, ces Messieurs du Sénat, comme cela se passe ailleurs, baclaient le budget. A la faveur de la hâte unanime à tout approuver, en fait de dépenses, au dernier moment, M. Davis, alors sénateur de l'Etat du Mississipi, introduisit un *bill* autorisant l'achat et l'importation de trente chameaux, de dix dromadaires, d'une dizaine de chameliers arabes et de tout l'équipement nécessaire.

Dans des considérants persuasifs, le sénateur insistait sur les services immenses que ces animaux rendent, comme bêtes de somme, en Asie et en Afrique ; dans l'Inde les Anglais s'en servent pour transporter les munitions de guerre et même des petits canons de campagne ; Napoléon les avaient employés en Egypte dans ses démêlés avec une race similaire aux Apaches et aux Comanches. Ces quadrupèdes seraient donc de la plus grande utilité dans les guerres

avec les Peaux-Rouges du Far-West. S'approvisionnant d'eau pour une traite de 100 milles, courant sans répit à la vitesse de 12 à 15 milles à l'heure, ils pourraient, disait-il, aisément atteindre les bandes d'Indiens qui échappaient à la cavalerie. On leur ferait porter les pièces de petits calibre, en un mot on tirerait parti avec autant de succès qu'en Orient, où ils sont habitués à vivre de broussailles et se contentent, pour breuvage, d'une eau saumâtre, pareille à celle qu'on rencontre dans l'Ouest-Amérique.

L'introduction de nouveautés dans l'armée, si recommandables soient-elles, est une tâche ardue en tout pays. L'idée du sénateur Davis fut traitée par plusieurs de ses collègues d'excentricité baroque. Affecter 30,000 dollars à cette fin, serait, disaient-ils, une extravagance que les contribuables ne pardonneraient pas au sénat. La proposition fut repoussée à une grande majorité.

\* \* \*

Cependant, la presse reprit le projet en sous-main. Les journaux de Californie se mirent à agiter la question, et bientôt l'opinion s'émut. Les partisans des dromadaires démontraient que l'on pourrait organiser un service de poste excessivement rapide : " Le courrier de l'Est, disaient-ils, arriverait en Californie en quinze jours. Il serait également facile de créer des convois-express de chameaux pour transporter les voyageurs en peu de temps des bords du Missouri à la côte du Pacifique. Rien de plus aisé : les bêtes rempliraient leur réservoir interne d'eau du Missouri, s'élancerait droit vers l'ouest, et, moyennant quelques repas pris à la hâte dans la brousse, attendraient sans peine, pour renouveler leur provision d'eau, d'avoir atteint les bords du fleuve Colorado. Là, un nouvel élan vers l'Ouest, et, en moins de deux semaines, le voyageur des rives Missouriennes serait déposé, frais et pimpant, à destination, dans quel-



ques villes du littoral du Pacifique. Plus besoin, pour se rendre en Californie, de risquer sa vie en s'exposant aux fièvres de Panama et au brigandage des indigènes de l'isthme. Plus besoin de s'exposer à périr de soif dans la traversée des déserts, ou mourir de froid en franchissant les sommets glacés des Montagnes Rocheuses. Le train à deux étages, que formerait le convoi de chameaux, remédierait à tout cela, résolvant par là même le problème du transport rapide à travers le Far-West, en attendant que les chemins de fer transcontinentaux fussent construits.

\* \* \*

L'insistance de la presse et ses arguments d'ordre commercial produisirent plus d'effet sur le Sénat que les patriotiques objurgations d'ordre stratégique de M. Davis. En décembre 1854, le capitaine-major C. Wayne reçut la mission d'aller en Egypte et en Arabie, faire l'emplette de 75 chameaux, au compte du gouvernement. Au Caire, le capitaine en acheta quarante-cinq, les embarqua à bord du transport le "*Supply*", et mit le cap sur Smyrne. Là il en choisit 30 autres, d'une espèce différente et qui avaient servis dans les déserts de l'Arabie, les payant de 75 à 300 dollars par tête. Le "*Supply*", avec sa cargaison de chameaux, aborda à Indianola, dans le Texas, le 10 février 1857. Trois avaient péri en mer, laissant un total de soixante-douze magnifiques bêtes.

La moitié fut emmenée à Albuquerque (Nouveau Mexique), où une expédition d'essai fut immédiatement organisée, sous la conduite du lieutenant Béal, à destination du fort Téjon, en Californie. La route suivait le trente-cinquième parallèle, traversant au Nord-Ouest de l'Arizona le désert de Mohave. La caravane se composait de quarante-quatre voyageurs, escortée par un détachement de vingt

soldats, les chameaux portant les bagages et la provision d'eau potable. La troupe arriva en bon port à Téjon, et plusieurs voyages furent effectués dans la suite entre le fort Téjon et Albuquerque.

L'autre moitié du troupeau avait été dirigée sur le Sud de l'Arizona, et servait pour le transport des vivres et munitions destinés aux forts militaires établis dans ces régions pour les défendre contre les Apaches. Chaque animal portait une charge de 1,000 à 2,000 livres anglaises et franchissait, avec ce fardeau, de 45 à 50 kilom. par jour, trouvant de quoi subsister dans les plaines les plus arides, et restant de 6 à 10 jours sans boire. Les plus grands et les plus forts pouvaient, sous une charge de 2,000 livres, fournir une vitesse de 25 kilomètres à l'heure.

Tout alla bien au début, et l'on pouvait croire que la question des communications rapides et peu coûteuses, à travers les grandes plaines, avait enfin reçu une heureuse solution.

\* \* \*

Mais une faute avait été commise, faute grave, réparable toutefois. Avec les chameaux d'Orient, l'on avait oublié d'importer les chameliers arabes. Cette méprise devint la cause de tribulations sans nombre et fit échouer lamentablement une entreprise d'ailleurs intéressante et digne d'un meilleur sort.

Dépaysées et ahuries à leur arrivée en Amérique, après de longs mois de pénible navigation, les pauvres bêtes s'étaient montrées, de prime abord, douces, dociles, entièrement passives. Néanmoins au bout de temps, il se développa entre le chameau et le muletier yankee une antipathie mutuelle, laquelle, au lieu de s'atténuer par le commerce quotidien ne fit que s'aggraver.

Pour réussir dans l'art de la conduite des chameaux, il

faut être né chamelier. Il faut avoir hérité, de père en fils, de ce talent unique, qui date de mille ans et plus, puisqu'il remonte aux temps d'Abraham et d'Isaac.

La première source de malentendus entre les deux vint du langage. Les véhémentes invectives et les jurons barbares de l'ex-muletier irritaient les nerfs et choquaient les délicatesses du chameau d'arabie qui, jamais de sa vie, sans doute, n'avait entendu raisonner à ses oreilles que des "Allah, el' Allah" prononcés dans le plus suave accent arabe. A son tour, l'indolence passive des chameaux impatientait les conducteurs.

Ils comprenaient et appréciaient les vigoureux ruades de leurs anciens attelages, les muets de l'armée, quand ceux-ci mécontents, voulaient protester. Mais le mol abattement et l'œil doux et terne de ces bêtes orientales les exaspéraient. Ils ne furent pas longtemps d'ailleurs à reconnaître qu'en fait de vilains tours, un seul chameau pouvait donner plus de fil à retordre à son maître que tout un bataillon de mules.

Quand, vers le soir, l'heure du campement étant arrivée, les chameaux, soulagés de leurs bâts, étaient laissés à eux-mêmes pour grignoter à la ronde les cactus épineux en guise de souper, soit pour échapper au tumulte du camp, et aux jurons des troupiers, soit pour voir le pays, ils ne manquaient jamais de s'octroyer une promenade supplémentaire de vingt-cinq à trente kilom. avant le repas. Les conducteurs passaient la moitié de leur temps à les rattraper.

Autre mécompte. Les chameaux pouvaient charrier d'énormes piles de bagage ; mais lorsque "deux vaisseaux du désert", fortement chargés, faisaient collision dans un passage étroit, le chargement s'éparpillait à travers la plaine, et les chameliers n'en finissaient plus de les relever.

Pour comble de misères, l'aversion des hommes pour ces animaux bibliques était pleinement partagée par la cava-

lerie des f  
bées et bo  
vaux, ou l  
gissements  
lerie prena

Pour tou  
rent par dé  
cœur-joie.  
nouveaux e  
déclarant q  
se faire con  
retiers exp  
que, les bras  
"caravelles"  
moins fréqu

Ainsi finit  
mestication d  
spécimens inf  
façon bien ph  
Apaches, com  
les Peaux-Rot  
Un bon nomb  
héroïque, à la  
wam indien.  
envoyés à leur  
tours.  
Les derniers



lerie des forts. Chaque fois qu'une de ces bêtes haut-jambées et bossues venait à passer près d'une escouade de chevaux, ou bien, dans le calme du soir, poussait un de ses rugissements fantastiques dont elle a le secret, toute la cavalerie prenait la fuite, dans une panique épouvantable.

\* \* \*

Pour toutes ces raisons, les militaires de l'oncle Sam finirent par détester les pauvres chameaux et les maltraiter à cœur-joie. Eu vain les officiers imposaient aux hommes de nouveaux essais de maniement. Ceux-ci se mutinèrent, déclarant qu'il n'existait aucune loi martiale les obligeant à se faire conducteurs de chameaux, L'on engagea des charretiers experts ; ils désertaient au bout d'un jour. Si bien que, les bras manquant pour charger et pour piloter ces "caravelles du désert", les traversées se firent de moins en moins fréquentes et bientôt cessèrent complètement.

\* \* \*

Ainsi finit l'histoire de cette tentative homérique de domestication de chameau dans le Far-West. Quant aux spécimens infortunés d'une race exotique, ils finirent d'une façon bien plus triste encore. Au lieu de poursuivre les Apaches, comme l'avait rêvé le sénateur Davis, ce furent les Peaux-Rouges qui se mirent à chasser les chameaux. Un bon nombre terminèrent leur existence d'une façon peu héroïque, à la broche ou dans la marmite de quelque wigwam indien. D'autres périrent sous les balles des soldats envoyés à leur poursuite quand ils s'égarèrent aux alentours.

Les derniers survivants, après des péripéties nombreuses

furent un beau jour abandonnés totalement et lâchés dans le désert. En 1882 quelques-uns furent rencontrés dans l'Arizona, vivant à l'état sauvage ; des industriels entreprenants les poursuivirent, les prirent au *lasso* et les vendirent à une ménagerie. Toutefois, un petit nombre a survécu à toutes les épreuves et erre à travers les régions désertiques de l'Arizona et de Sonora. Il y a quelques années, la Commission internationale chargée du relevé de la frontière entre l'Union et le Mexique signala, dans son rapport officiel, la rencontre de chameaux sauvages. Ceux-ci doivent être des descendants de la bande importée, car ils paraissaient être à la fleur de l'âge. Seulement, — effet sans doute de l'adaptation au milieu, — ils étaient tout blancs.

### III

#### Suite du voyage en chemin de fer.—Halte à Rincon.— Arrivée à Las Cruces.

Cinq heures et demie du soir—Deming !—Vingt minutes d'arrêt et trois heures de retard ; je manquerai certainement, à El Paso, le train de Las Cruces.

\* \*

Me résignant mal à la perspective de languir vingt-quatre heures en attendant le train suivant, manquant ainsi à mon rendez-vous du lendemain dimanche, à Las Cruces, j'allai aux renseignements et, à ma grande satisfaction, j'appris qu'un train local allait partir de Deming à 9 heures du soir, dans la direction du Nord-Est. Ce train devait passer vers minuit à Rincon, petite station située à 53 kilomètres

au nord de  
Sans doute  
nord pour r  
de Santé-Fé  
sage à sept  
ces, vers net  
mation.

Ayant tro  
sance avec le  
je la connais  
parpille le vi  
lée étroite de  
cours d'eau p  
sables.

Sur cet em  
terre. Chaq  
par un mouli  
cago.

Cette forêt  
au-dessus des  
d'un hameau  
prairies verdc  
Pays-Bas. Ic  
ble ; les rues s  
be ; pour toute  
plaine.

Le vent sou  
position décour  
storms, y sont

au nord de Las Cruces. Je fus vite décidé à en profiter. Sans doute c'était prendre le chemin des écoliers, monter au nord pour redescendre ensuite. Mais, à Rincon, si le train de Santé-Fé, n'avait pas de retard, il me cueillerait au passage à sept heures du matin et me débarquerait à Las Cruces, vers neuf heures, à temps pour la messe et la confirmation.

\* \*

Ayant trois heures devant moi, je renouvelai connaissance avec la bourgade de Deming, perdue en plein désert ; je la connaissais de vieille date. Le plateau sur lequel s'éparpille le village se trouve non loin du débouché de la vallée étroite de Minbres. De cette vallée étroite descend un cours d'eau pure qui, en touchant la plaine, se perd dans les sables.

Sur cet emplacement, l'eau abonde à quelques pieds sous terre. Chaque maison est munie d'une pompe, actionnée par un moulin à vent en fer, provenant des ateliers de Chicago.

Cette forêt de moulins à vent, se dressant de tous côtés, au-dessus des maisons, donnerait de prime abord l'illusion d'un hameau hollandais, n'était l'absence des canaux et des prairies verdoyantes qui font la beauté et la richesse des Pays-Bas. Ici les maisons, en bois, sont bâties dans le sable ; les rues sont tracées dans le sable. Pas un brin d'herbe ; pour toute verdure, les broussailles vert pâle de la plaine.

\* \*

Le vent souffle à Deming deux jours après, à cause de sa position découverte au centre d'un plateau. Les *sandstorms*, y sont fréquents. Mais comme, grâce à l'altitude,



la température y est relativement douce, les habitants de ce village perdu dans le désert et visité principalement par les *cow-boys* et les *cattle-men*, y vivent sans se plaindre. Nous n'avons pas encore de chapelle dans cette localité. Un prêtre vient tous les mois, de 77 kilomètres, y dire la messe dans une maison et administrer les sacrements.

\* \* \*

La nuit est tombée. Après un solide souper à l'excellent hôtel du Chemin-de-fer, je monte dans le train, lequel s'ébranle un peu après 9 heures. Presque pas de voyageurs.

Le conducteur du convoi, à qui je demande dans quelle auberge je pourrai bien m'arrêter en arrivant à Rincon, au milieu de la nuit, m'annonce qu'il n'y a pas d'auberge, mais il me promet de me confier à un brave homme de sa connaissance, qui me procurera un abri. La nuit, sans lune, est noire comme de l'encre. Je me livre, pour passer le temps, à une méditation personnelle....

\* \* \*

Un peu avant minuit le train s'arrête dans un endroit apparemment désert. Nul mouvement, nulle lumière. C'est Rincon. Le conducteur, homme serviable, cherche dans l'ombre la silhouette de son homme, me recommande à ses bons soins et remet le train en marche dans la direction du Nord.

Mon hôte, un long et maigre vieillard, au visage orné d'une grande barbe en broussailles, me fait signe de le suivre ; il allume une lanterne, et nous voilà partis, l'un derrière l'autre, à travers des monticules de sables. Je distingue vaguement des ramures de grands arbres. Nous arri-

vo  
m'i  
pa  
ler  
La  
mir  
chi  
d'es  
recc

V  
coup  
vre  
Amé

—  
mess

" D

à Rin

ces..

" A

d'hui.

ne l'ai

" M

vous l

Le l

lais di

Vers  
n'avait  
descend

vons à une maisonnette de planches. Mon compagnon m'introduit dans une chambrette, occupée aux trois-quarts par un grand lit, et me souhaite bonne nuit. Il me réveillera à temps le matin, pour le train qui doit m'amener à Las Cruces. Comme il fait chaud et qu'il n'est pas encore minuit, je lui demande si je pourrais obtenir un rafraîchissement. Avec empressement il m'apporte un verre d'eau tiède et jaune, que, faute de mieux, j'avale avec reconnaissance.

\* \* \*

Vers cinq heures du matin, je suis réveillé par de grands coups frappés à ma porte. On a à me parler. Je me couvre à la hâte et, ouvrant la porte, je me trouve en face d'un Américain.

—Bonjour, Père. A quelle heure allez-vous dire la messe ?

“ Mais, je ne sache pas que vous ayez la messe ce matin, à Rincon. A sept heures, je prends le train pour Las-Cruces. . . .

“ Ah ! oui, il paraît qu'on attend l'évêque là-bas aujourd'hui. Je voudrais bien y aller. C'est un nouvel évêque, je ne l'ai jamais vu.

“ Mais si, vous l'avez vu, mon brave ; vous lui avez parlé, vous le connaissez parfaitement. ”

Le bonhomme s'en alla interdit, ne sachant ce que je voulais dire.

\* \* \*

Vers sept heures, je pris le train, qui, fort heureusement, n'avait pas de retard ce matin-là, et à toute vapeur nous descendîmes la vallée du Rio-Grande, que j'avais atteinte

pendant la nuit. De grands arbres bordaient le lit de la rivière, à peu près à sec partout. Des canards sauvages s'envolaient bruyamment de notre passage. Il y en avait assez pour faire les délices d'une légion de chasseurs. Mais dans ces solitudes nul ne les inquiétait.

La matinée, fraîche et gaie, le soleil éclatant mais doux, l'air léger et parfaitement pur, la verdure le long du lit du Rio, qui défilait à nos côtés dans la course alerte du train, tout cela, mêlé au vif plaisir que j'éprouvais d'arriver à temps au rendez-vous, me fis oublier bien vite et la terrible journée de la veille dans les grandes étendues de sable, et la tempête de poussière, et la soif ardente, et le sommeil un peu trop léger et trop court, dans le grand lit branlant de mon hôte de Rincon.

\* \* \*

J'avais eu soin de prévenir par télégramme, la veille au soir, le desservant de Las Cruces, "don Pedro", un Lyonnais, par parenthèse, avec qui nous ferons plus tard ample connaissance. Nous brûlons les petites stations de Tonuco, Dôha, Ana, et à 9 heures nous arrivons à Las Cruces, point de départ de ma tournée de confirmation.

#### IV

##### **Réception solennelle.—Danses indiennes.—Une confirmation mouvementée.**

Don Pedro, bien qu'un peu pris au dépourvu par cette arrivée à une heure inattendue, avait bien fait les choses.

De grand matin la cloche de sa petite église avait réuni les fidèles ; ils avaient fait circuler la nouvelle, et à ma descente du train, je me trouvai en face d'une grande par-

tie de la pop  
secoue forte  
sente à la fo  
Mais le temp  
toute volée l'  
L'église est  
talle dans un  
mes et les en  
cheval. Just  
sément au pa  
cute comme a  
là, tête nue, u  
nativement, l  
vert de fourri  
leurs, les pied  
ne le rythme.  
déraient des  
compositeur d  
Deux ou trois  
mélodie biza  
L'ensemble pr  
telé et relevé,  
tout à fait ina  
tié dansant, m  
pour changer c  
ballet avance l  
sière sur son p  
tent aux portes  
nombrables du  
vacarme épou  
Nous arrivon  
s'installe devan  
d'heure encore t  
brant le grand j  
gaillard, qui poi



tie de la population, venue à ma rencontre. Don Pedro me secoue fortement le poignet en guise de salut, puis me présente à la foule, qui se précipite pour baiser mon anneau. Mais le temps passe ; la cloche, dans le lointain, annonce à toute volée l'heure de la grand'messe.

L'église est située à un kilomètre de la gare. On m'installe dans un char-à-bancs, et le cortège s'ébranle : les femmes et les enfants à pied, dans la poussière ; les hommes à cheval. Juste devant ma voiture, qui s'avance majestueusement au pas, toute une tribu d'Indiens et de *squaws* exécute comme au temps de David, une danse sacrée. Ils sont là, tête nue, un rang d'hommes, un rang de femmes, alternativement, le visage barbouillé d'ocre rouge, le corps couvert de fourrures fauves ou de cotonnades aux vives couleurs, les pieds chaussés de mocassins. Un tambourin donne le rythme. De leur voix caverneuse, les Peaux-Rouges déroulent des phrases musicales dans le goût indien, où un compositeur du Conservatoire aurait peine à se reconnaître. Deux ou trois notes constituent toute la gamme de cette mélodie bizarre, d'une simplicité primitive, préhistorique. L'ensemble produit l'effet d'un bourdonnement sourd, martelé et relevé, à des intervalles égaux, par des *crescendos* tout à fait inattendus. Les pas suivent la mesure, et moitié dansant, moitié sautillant, brisant les rangs en cadence pour changer de place en faisant la navette, le corps de ballet avance lentement, en soulevant un nuage de poussière sur son passage. Les bons bourgeois du lieu se mettent aux portes, curieux et sympathiques. Les chiens innombrables du vilage sont tous là et, rageurs, font un vacarme épouvantable....

Nous arrivons sur la place de l'église. Le chœur indien s'installe devant l'entrée du temple et pendant un quart d'heure encore tambourine, fredonne, sautille et danse, célébrant le grand jour à sa manière. Le coryphée, un grand gaillard, qui porte, accrochés à son bras, les sombreros de

tous les exécutants, bat la mesure, infatigablement. Ces braves indiens, graves, impassibles, avec leur longue figure auguleuse et imberbe, où pas un muscle ne bouge, le regard fixe devant eux, vers le grand-autel tout flamboyant de lumières au fond de la nef, poursuivent leurs périodes chorégraphiques. Tout à coup, subitement, sans *finale*, chant et danse s'arrêtent, dans un dernier ronron. Haletants, baignés de sueurs, les danseurs se retirent en bon ordre. Braves enfants de la nature, le Seigneur aura contemplé d'un regard favorable la sincérité de vos cœurs sous la forme étrange, mais délicieusement naïve, de son expression! . . .

D'où venaient ces indiens? De trois ou quatre milles en aval du fleuve, où ils possèdent quelques lopins de terre qui leur fournissent la subsistance, Ils sont tous catholiques. Malheureusement, leurs rangs s'éclaircissent de jour en jour, et bientôt leurs *cachinas*, ou danses religieuses, ne seront plus qu'un lointain souvenir. Les conditions de la vie moderne en Amérique s'adoptent mal au génie de ces fils du désert. Ils souffrent, ils languissent, et trop souvent, hélas! au contact des Blancs, ils se laissent aller à un genre de vie qui n'est point fait pour eux et les démoralise.

\* \* \*

La cérémonie de la confirmation devait avoir lieu à l'issue de la grand'messe. L'église, trop étroite pour la circonstance, débordait de monde. Les quatre-cinquièmes étaient Mexicains ou Métis. Cela se voyait au teint basané, aux yeux noirs et ardents, aux abondantes chevelures d'ébène, aux toilettes voyantes. Un petit nombre était des Américains venus de tous les points de l'Union. L'Américain tient de l'Indien ses habitudes nomades. Il ne lui en coûte nullement d'abandonner le lieu de sa naissance pour aller chercher avantage dans les pays neufs de l'Extrême-

Ouest ou  
au foyer  
part. Le  
déménage  
vivre à l'a  
ailleurs.

L'assist  
dresser la  
gnol. Je  
sans enco  
vais à pein  
tants qui n  
dans les ran  
santé. Ho  
bancs, allai  
bébés récale  
remplissant  
anciennes co  
les enfants e  
dultes ront  
Les Mexicain  
tête, et la fe  
plus, chaque  
raine de conf  
de parrain es  
marque d'ami  
rains et pare  
forts, qui font  
la famille et  
L'institution c  
parmi les Mex  
rôle important  
leurs yeux.

Vous pouvez  
service; il ne s

Ouest ou ailleurs, De fait, très peu d'entre eux s'attachent au foyer paternel, et, une fois partis, ils ne se fixent nulle part. Les malles sont toujours prêtes pour un nouveau déménagement. Pour un oui, pour un non, l'on s'en va vivre à l'autre bout du pays, quitte à revenir ou à essayer ailleurs.

L'assistance étant mêlée, il s'agissait donc, pour moi, d'adresser la parole dans les deux langues, l'anglais et l'espagnol. Je débutai par l'espagnol. L'allocution eut lieu sans encombre, devant un auditoire attentif; mais j'avais à peine entamé mon discours en anglais, pour les assistants qui ne comprenaient pas l'espagnol, que je perçus dans les rangs mexicains une certaine agitation grandissante. Hommes et femmes se levaient, quittaient leurs bancs, allaient de-ci de-là, se passant l'un à l'autre, des bébés récalcitrants, qui se mirent bientôt à crier à tue-tête, remplissant l'église d'un brouhaha assourdissant. Dans ces anciennes colonies espagnoles, il est d'usage de confirmer les enfants en bas âge. En somme, les confirmations d'adultes sont rares et limitées, généralement, aux Américains. Les Mexicains, eux, traitent la confirmation comme le baptême, et la font administrer à des enfants à peine nés. De plus, chaque enfant est muni d'un parrain ou d'une marraine de confirmation, suivant le sexe. Être invité à servir de parrain est considéré comme un grand honneur et une marque d'amitié profonde. Il s'établit, dès lors, entre parrains et parents de l'enfant, des liens très étroits et très forts, qui font considérer le compère comme un membre de la famille et il est traité comme tel, jusqu'à la mort. L'institution des *compadres* et des *comadres* est universelle parmi les Mexicains; elle remplit dans leur existence un rôle important, et ils y tiennent comme à la prune de leurs yeux.

Vous pouvez demander à votre *compadre* n'importe quel service; il ne sera pas refusé. Votre maison est à lui, vos

biens sont à sa disposition. Ces attaches multipliées largement entre familles, entretiennent l'union parmi les populations de race mexicaine, et leur permettent de résister jusqu'à un certain point aux envahissements de la race anglo-saxonne. Les Mexicains qui vivent aux Etats-Unis ne se mettent pas en peine d'en apprendre la langue, qui est l'anglais, et continuent à observer leurs traditions et leurs coutumes comme avant l'annexion de leurs terres à l'Union américaine.

Il y avait, ce matin-là, dans la petite église de Las Cruces, quelques centaines de marmots, vagissant à pleins poumons. Force me fut, pour achever une exhortation en anglais, d'élever ma voix à son plus haut diapason. Encore fus je vaincu ; après quelques tentatives infructueuses, j'observai que je n'étais plus entendu, et je dus me résigner à achever ma péroraison, un morceau, cependant, que j'avais particulièrement soigné, au moyen d'une mimique éloquentes et de gestes désolés.

Le cérémonie de la confirmation dura bien une heure. Les bébés regimbaient. Les enfants de trois ou quatre ans étaient les plus terribles. Ils trépignaient de peur, les parrains, un peu gauches, et les mamans, cachés derrière, ne parvenant pas à les calmer. Pour l'onction frontale Don Pedro devait souvent les tenir empoignés par les cheveux, jusqu'à ce que je fusse parvenu à appliquer le Saint-Chrême. Quelques-uns, à mon approche me repoussaient avec les mains, lançaient des coups de pied dans mon rochet, en donnant des signes de la plus grande frayeur. D'autres voulaient me mordre. Les cris confondus de toute cette marmaille, auraient fait croire, vraiment, à un massacre des Innocents. Je n'ai jamais bien compris qu'est-ce qui peut bien causer une épouvante pareille chez ces bambins, au moment de la confirmation. Efforcez-vous de donner à vos traits une expression souriante et douce : vains efforts ; les premiers cris partant d'un point de l'assemblée, font traî-

née de pou  
ligne ; il y  
par contagi  
toujours pa  
il faut s'ar  
de procéder,  
bale, une i

Quand tou  
calment les f  
sueur et de l  
retourne à la  
pendant deux  
douceurs du

**Le doyen des  
sionnat des  
Grande.—I**

Je m'accord  
proprettes de  
Don Pedro me  
en briques, qu'  
devant, du côté  
des plantes gri  
L'église, œuvre  
tée d'un beau c  
la cour du pres  
une plantation



née de poudre, et les clameurs redoublent sur toute la ligne ; il y a là, certainement, un cas de panique, ou peur par contagion. Mais la cérémonie, dans ces conditions, est toujours passablement fatigante pour le système nerveux ; il faut s'armer, avant de commencer, d'une forte résolution de procéder, quoi qu'il arrive, avec un calme imperturbable, une impassabilité absolue.

\* \* \*

Quand tout est fini, les mamans ramassent les bébés, calment les pleurs, essuient les petites joues ruisselantes de sueur et de larmes, et, compères compagnons, tout le monde retourne à la maison, joyeux et content, déterminé à fêter, pendant deux fois vingt-quatre heures, les beautés et les douceurs du compéragé.

V

**Le doyen des missionnaires arizoniens. — Visite au pensionnat des Sœurs de Las-Cruces. — La visite du Rio Grande. — Le protestantisme. — Histoire de Jacinto.**

Je m'accordai, après le déjeuner, dans une des chambres propres de Don Pedro, deux heures de repos bien mérité, Don Pedro me donnait l'hospitalité dans une maisonnette en briques, qu'il a construite tout près de l'église. Sur le devant, du côté de l'Ouest, règne un porche ou véranda, où des plantes grimpantes entretiennent une ombre fraîche. L'église, œuvre aussi de Don Pedro, est en briques, surmontée d'un beau clocher et dédiée à sainte Geneviève. Dans la cour du presbytère, j'observai quelques ceps de vigne et une plantation de figuiers de bonne venue. Un moulin à

vent emmagasine dans un réservoir en fer l'eau nécessaire pour le ménage, le jardin et les chevaux, que je vois au repos dans un coin du *corral*.

Don Pedro est le doyen des missionnaires de l'Arizona. Venu, tout jeune prêtre, dans ces missions, à l'époque de Mgr Lamy, il y a trente-sept ans, il a vieilli sous le harnais. Mais le cœur reste jeune, vaillant et joyeux. Il a connu les dangers, les misères et les privations de la première heure, alors que l'Arizona n'avait pas encore été érigé en vicariat apostolique. Dans ce temps-là, le pays était infesté d'Indiens rebelles. On ne voyageait qu'armé jusqu'aux dents et de préférence la nuit, les Peaux-Rouges étant supposés ne jamais attaquer dans les ténèbres. Le voyage du Mississipi en Arizona durait des mois, à travers les grandes plaines et les montagnes, dans des *wagons* de caravane ou à cheval, Don Pedro pourrait remplir un gros volume du récit de ses aventures variées. Le plupart de ses premiers compagnons sont morts. Lui a survécu à toutes les épreuves, et malgré le poids des ans, il est encore zélé, ardent, très pieux, très dévoué, toujours gai et content. Il est l'idole de son troupeau, et le bien qu'il a accompli dans la Mission est incalculable. Quels bons et braves missionnaires la France a donné à ces missions lointaines depuis un demi-siècle ! Le sang latin et le caractère gaulois s'adaptent parfaitement à l'apostolat en pays mexicain. N'était l'œuvre admirable de ces vaillants apôtres, il y a beau temps que les Métis, abandonnés à eux-mêmes et sans guides, eussent perdu la foi et seraient retournés à l'état presque sauvage.

(A suivre).